

La guerre du 20e siècle et penser la stratégie

Anthony Wilden

Volume 7, numéro 1, 1983

Guerres et stratégies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006110ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006110ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wilden, A. (1983). La guerre du 20e siècle et penser la stratégie. *Anthropologie et Sociétés*, 7(1), 3–38. <https://doi.org/10.7202/006110ar>

LA GUERRE DU 20^e SIÈCLE ET PENSER LA STRATÉGIE *



Anthony Wilden
Département des Communications
Université Simon Frazer

Doucement allé loin
Patience bat la force
Toussaint L'Ouverture (1743-1803)

Mes souvenirs les plus anciens sont les souvenirs de guerre d'un enfant – nous dessinions des croix gammées sur les voitures sales et faisons collection d'éclats d'obus. Mes souvenirs portent aussi sur les règles à suivre pour ne pas être tué par les bombes. À cette époque, la radio, le cinéma et les journaux nous disaient de tuer le plus d'Allemands possible – je pensais que Germains venait de « germes » – sinon ils l'emporteraient, peut-être pour toujours.

La nuit, on voyait les incendies qui se prolongeaient dans les quartiers ouvriers et les bidonvilles du sud et de l'est de Londres, près du fleuve, des usines et des docks. Chez nous comme à l'étranger, la classe ouvrière subissait le plus lourd des combats et des morts. Nous étions beaucoup plus en sécurité dans les banlieues nord et ouest. Quand les sirènes de nuit hurlaient ce son qu'on n'oubliera jamais, ma mère nous conduisait à l'abri puis descendait les « gars ». Les « gars » c'était nos dix animaux en peluche, chacun avait sa personnalité et on se sentait toujours mieux après une bonne conversation avec eux. Quand on dormait, ils vivaient et jouaient ensemble sans être gênés par les grands.

Une nuit, l'école élémentaire fut rasée par une bombe. La veille, j'avais laissé mon nounours Rupert à l'école. Ce fut mon premier décès dans la famille, un mort à la guerre. Mon frère Alan me prêta son Winnie-the-Pooh jusqu'à ce que j'aie surmonté mon chagrin.

* Nous présentons ici deux textes qui font partie de l'*Avant-propos* et de l'*Introduction* au livre (à paraître) de A. Wilden, *The Rules Are No Game : A Strategist's Handbook*. Nous remercions l'auteur de nous avoir réservé cette primeur (N.D.L.R.).

Plus tard pendant la guerre, une fusée V-1 me poursuivit sur le chemin de l'école où je trébuchai dans les escaliers de l'abri. Les fusées nous avertissaient au moins : le moteur s'arrêtait puis elles plongeaient. Les obus étaient pires parce qu'on ne les entendait pas venir et que l'artillerie restait alors silencieuse. Les tirs de l'artillerie étaient merveilleux à entendre. Nos soldats contre-attaquaient. Un jour d'été, notre classe était allée voir un canon anti-aérien opéré par des femmes sur Hampstead Heath. Elles souriaient, riaient, nous appelaient « ducks » ou « dear », nous laissaient essayer leurs casques et nous donnaient du thé chaud à vous brûler la langue.

☒ La règle de la guerre

En 1914, mon grand-père maternel, George Harold Ballard, avait 29 ans. Fils d'un policier londonien, il avait quitté l'école à 11 ans. Marié, il avait trois jeunes enfants et travaillait comme chauffeur de camion à Camden Town chez MacNamara's Motor Transport, jusqu'à ce que lui et un ami signent un soir après quelques bons verres leur engagement dans l'armée de réserve. On les avait attirés par l'idée de deux semaines payées de camp d'été. Trois semaines plus tard, l'empire austro-hongrois déclarait la guerre à la Serbie. George Ballard s'était lui-même choisi un siège en première ligne à la première guerre mondiale où les mitrailleuses régnaient. Le gouvernement britannique paniqué jeta dans la bataille les unités de réserve de l'armée, les troupes sans entraînement subirent de lourdes pertes. Grand-père arriva en France avec beaucoup d'autres sans même savoir manipuler un fusil. Heureusement pour nous, il savait comment conduire un camion. La famille ne le revit plus jusqu'à sa réapparition soudaine en mai 1919. Ada Ballard alla travailler pour nourrir les enfants, George Ballard s'était engagé dans l'armée.

En 1915, toujours à l'armée et bientôt sergent-major, il s'occupa des transports d'un bataillon pendant la campagne des Dardanelles de 1915-1916 (Gallipoli). Il fut envoyé à Salonique en Macédoine, dans la partie nord actuelle de la Grèce où se trouvait la base logistique de l'armée.

Salonique fut pendant des siècles un centre stratégique de communication. Au IV^e siècle avant Jésus-Christ, la ville faisait partie de l'empire d'Alexandre le Grand, fils de Philippe de Macédoine, conquérant et roi de la Grèce. Elle tomba plus tard sous le joug de l'empire byzantin, dont le centre était Constantinople (l'Istamboul actuel), qui s'écroula au XV^e siècle. De nombreuses atrocités furent commises contre ses habitants par les Bulgares, les Normands et d'autres. Les Turcs s'emparèrent de la cité en 1430 dans une tuerie sans nom. Jusqu'aux guerres d'indépendances des Balkans en 1912-1913, où elle devint partie de la Grèce, Salonique resta partie intégrante de l'empire turc ou ottoman, puissance musulmane qui contrôla pendant des siècles le sud-est de l'Europe, le Moyen-Orient, l'Asie mineure et l'Afrique du Nord. La ville était devenue un havre de paix pour

de nombreux Juifs chassés d'Espagne en 1492, jusqu'à ce que les Nazis s'en emparent en 1941 et y exterminent les Juifs.

Les Dardanelles, appelées Hellespont par les Grecs anciens, sont des détroits entre l'Europe et l'Asie Mineure qui, avec le Bosphore et la mer de Marmara, contrôlent l'accès à la Méditerranée des bateaux russes ou autres venant de la mer Noire. À la chute de l'empire byzantin en 1453, les détroits furent contrôlés par les sultans de l'empire ottoman qui s'écroula par étapes dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Un exemple d'une mer d'importance stratégique comparable à l'importance militaire et économique des Dardanelles en 1915, c'est le détroit de Malacca entre la Malaisie et l'Indonésie où passent les superpétroliers qui vont du Golfe Persique au Japon.

En 1915, l'Allemagne persuada la Turquie d'entrer en guerre contre la France, la Grande-Bretagne et la Russie. Les fortifications des Dardanelles étaient tenues par des troupes turques commandées par des conseillers allemands. La guerre avait déjà tourné en France au grand massacre et lorsque Winston Churchill avança l'idée d'une attaque des détroits, c'était surtout dans l'espoir de hausser le moral des Anglais et d'aider les Russes contre les Turcs par une victoire rapide et facile contre un ennemi considéré comme peureux, paresseux et inférieur.

Du côté des Alliés, les combattants furent aux Dardanelles de jeunes hommes venus d'Angleterre et de l'Empire. Pour ceux de l'Empire, ce fut la première expérience de la guerre. Les troupes britanniques et coloniales perdirent 20 000 hommes pendant les deux premières semaines, dont 6 000 tués sur une force de 70 000 hommes. Trois navires britanniques furent coulés privant ainsi l'armée de l'appui physique et psychologique de leurs canons.

À la fin de 1915, après huit mois d'erreurs à tous les niveaux du commandement britannique, la plupart des troupes britanniques, celles de l'Empire et le petit contingent français étaient toujours sur les plages où elles avaient débarqué : la baie de Suvla, l'anse Anzac, le Cap Helles, Sedd-el-Bahr, Gallipoli. Les maladies (dysenterie, typhoïde...) augmentaient les pertes. Ce fut l'échec de tous les assauts, à cause de commandements téméraires, d'une mauvaise organisation, du manque de coordination, d'un terrain très difficile, d'excellentes défenses et de la bravoure et de l'habileté des Turcs.

L'échec massif de l'expédition provoqua la chute du gouvernement et Churchill fut contraint de démissionner de son poste de premier Lord de l'Amirauté. Il n'y avait pas eu de pire exemple d'incompétence militaire et civile depuis la guerre de Crimée, 450 milles environ au nord-est de Gallipoli, quand les Turcs alliés aux Anglais combattirent contre les Russes en 1854-1856.

La campagne de 1915-1916 aux Dardanelles ne fut pas un désastre aussi soudain que le gâchis anglais – stratégique et tactique – qui entraîna les pertes effrayantes subies par le contingent canadien à Dieppe le 19 août 1942 (3 364 morts et blessés sur 4 963 Canadiens) mais le modèle était le même : l'emploi de « troupes coloniales » pour mener l'assaut de positions pratiquement imprenables.

Lord Louis Mountbatten commandait l'opération en 1942. Les Canadiens qui connaissent leur histoire se rappelleront de faits analogues pendant la guerre en Afrique du Sud : l'abus des troupes par Lord Kitchener (elles comprenaient le Régiment Royal Canadien) dans des attaques frontales contre les Boers, retranchés dans le lit de la rivière Modder, pendant la bataille de Paardeberg (18-27 février 1900).

Paardeberg n'est pas très populaire auprès des historiens militaires anglophones. Mais plus on se penche sur cet événement apparemment mineur, plus il renseigne sur la nature de la guerre au XXe siècle. Les pertes coloniales et anglaises au premier jour à Paardeberg firent l'objet d'un « cover-up » officiel par les Anglais. La manière de s'y prendre est bien connue. Comme ils l'avaient fait au sujet de la responsabilité de Lord Raglan dans la destruction de la Brigade légère à Balaklava en 1854, l'armée et le gouvernement britannique cherchèrent à couvrir Lord Kitchener en prétendant qu'on n'avait pas clairement établi qui commandait directement l'action au premier jour à Paardeberg.

À Balaklava, ils avaient aussi fait porter le désastre sur l'homme qui avait transmis l'ordre ambigu de charger contre les canons, le lieutenant Nolen, qui fut tué dans les premières minutes de l'action.

L'armée et le gouvernement américain utilisèrent les deux techniques en 1969 quand leur politique contre les civils vietnamiens fut étalée au grand jour à l'occasion du massacre de My Lai en 1968. Ils couvrirent le général Westmoreland et en fait toute la chaîne depuis le Président Johnson jusqu'en bas, en ne menant en cour martiale que l'homme qui mit en application les ordres non écrits de tuer les prisonniers et les civils, le lieutenant Calley.

En février 1900, après des jours de combats furieux et de nuits sans sommeil, une force Boer de 4 000 hommes, 50 femmes (et quelques enfants), commandée par le général Piet Cronje, mena une brillante bataille d'arrière-garde – une des manœuvres les plus difficiles de la guerre – en retraitant dans ses charettes à bestiaux devant 15 à 20 000 « red necks » (comme les Boers les appelaient) d'une armée de 40 000 hommes de troupe, anglais et coloniaux.

Cronje décida de s'arrêter à Paardeberg. Le dimanche 18 février 1900, l'armée de Kitchener encercla le réduit retranché des Boers dans le lit de la rivière Modder. Son armée comprenait le Régiment Royal Canadien, les

Gordons, les Shropshires et les Cornwalls (qui formaient la 19e brigade), et le 1er Welsh, le 1er Essex, les East Lancashires, les South Wales Borderers, les Argyll et Sutherlands, l'infanterie légère Highland des Seaforths et le Black Watch.

Si Cronje et sa troupe avaient alors abandonné leurs charettes, ils auraient certainement réussi à fuir. En ne le faisant pas, Cronje commettait l'erreur stratégique qui fit perdre la bataille aux Boers avant même qu'elle ne commence.

Même lorsque le commando à cheval d'environ 400 hommes de Christian De Wet captura la position clé du champ de bataille — une colline dont ils ne pouvaient pas être délogés, appelée « la tête à Kitchener » par les Anglais parce que Kitchener n'avait pas compris son importance militaire — donnant ainsi aux encerclés une chance de fuir à cheval, Cronje et ses hommes refusèrent de partir. Ils ne virent pas qu'en général la meilleure réponse à des forces supérieures en nombre était la plus grande mobilité. La mobilité fut la clé des succès de la guérilla des Boers qui continuèrent le combat deux ans après la prise de Prétoria en 1900 et l'annonce de la fin de la guerre par les Britanniques.

L'erreur stratégique de Cronje rendait la reddition des Boers inévitable aux yeux des officiers et autres soldats expérimentés; c'était une question de temps qui ne requérait aucun effort spécial des troupes anglaises et coloniales. Les Boers pouvaient être réduits à la famine jusqu'à reddition si nécessaire, ou contraints de se rendre par l'artillerie — ce qui arriva de toute façon neuf jours plus tard lorsque les canons de la Brigade navale réduisirent le retranchement boer à des conditions indescriptibles. L'erreur de Cronje était sérieuse : il avait arrêté et refusé de bouger, non pas parce que c'était la meilleure alternative mais parce que le moral faiblissait.

Cependant la faute de Cronje n'était rien comparée à celle de Kitchener. « Il n'y avait qu'une chose apparemment à ne pas faire concernant Cronje, dit Arthur Doyle dans *The Great Boer War*, c'était de l'attaquer ». Dans la plupart des rapports, « attaquer » semblait la seule notion intelligible dans le vocabulaire de combat de Kitchener. Au lieu de prendre avantage de l'erreur de son adversaire, en sauvant ainsi des vies et en épargnant des souffrances, et aussi de l'argent, Kitchener choisit la pire de toutes les alternatives, l'assaut frontal d'une position fortifiée. Comme les plus connus des nouveaux technocrates de l'armée, experts en équipement et organisation (et plus tard dans le travail policier contre la population boer), Kitchener était un technocrate de la mécanique armée et pas un commandant de terrain ni un stratège. Il avait remporté la victoire de Omdurman au Soudan en 1898 par la force brute et l'ignorance, grâce à une puissance de feu massive transportée par le Nil sur les lieux du combat par un chemin de fer de 385 milles de long construit spécialement par un ingénieur canadien,

le lieutenant Edouard Percy Granwell Girouard, ennobli par la suite et qui devint le directeur des chemins de fer de Kitchener en Afrique du Sud. Les Boers étaient les premiers Blancs auxquels il faisait face dans une guerre.

Kitchener était l'image du général nouveau modèle, un des apôtres modernes de la guerre totale. Mais ses actions montrent qu'il n'avait pas compris la révolution technique entraînée par les fusils à chargeurs aux mains de tireurs d'élites invisibles cachés dans des milles de tranchées — révolution qui rendait à la défense l'avantage stratégique et technologique. Pourtant ce fut bien Kitchener, alors Secrétaire d'État à la guerre, qui domina la stratégie britannique pendant la première guerre mondiale. Il fut tué par une mine allemande en 1915, ce qui était probablement aussi bien, mais sa doctrine simpliste de la conquête à tout prix par n'importe quels moyens en se foutant des blessés et des civils, reste encore aujourd'hui la doctrine militaire dominante.

La position des Boers à Paardeberg était protégée de tous côtés par deux à quatre milles mètres de terrain plat et nu. La plupart des troupes d'attaque avaient marché la nuit sans nourriture et presque sans eau, et à la 7e heure du jour qui fut plus tard connu comme le « Dimanche noir », Kitchener ordonna l'attaque au 1er Welsh et au 1er Essex. Consultant sa montre, il annonça : « Nous serons dans le réduit boer à 10h30 ». La charge échoua, et la suivante et la suivante encore. À deux heures, après sept heures d'attaques confuses et d'ordres contradictoires (qu'il prit soin de ne pas consigner par écrit pour la plupart), au milieu des pertes que les observateurs attribuèrent à son goût du sang (une pathologie mâle), Kitchener ordonna soudain au Colonel O.C. Hannay de l'infanterie montée d'enfoncer le camp boer « à tout prix ». Hannay, un Highlander, traita cet ordre comme celui d'un fou. Refuser l'ordre aurait été de la mutinerie ou de la lâcheté. Il rassembla un faible détachement de moins de 50 hommes et dit calmement : « Nous allons charger les Boers ». Il enregistra son opposition à cet ordre en menant la charge seul, loin en avant de ses hommes. Il fut tué avec la plupart de ceux qui le suivirent.

Vers 4 heures et sans en avertir le commandant de la brigade, Kitchener ordonna aux Canadiens et à trois compagnies des Cornwalls de la 19e brigade d'emporter les positions boer à la pointe de la baïonnette. Le Major-Général Smith-Dorrien observa horrifié la moitié de sa brigade avancer à la limite des 500 mètres de la zone de feu et charger dans un véritable mur de balles. Le Colonel Aldworth des Cornwalls fut tué instantanément, la charge échoua après 200 mètres, le rappel fut sonné, et autant d'hommes que possible rompirent et firent retraite. Mais comme beaucoup d'autres hommes cette journée-là, les Canadiens avaient mené leur charge trop près de la ligne de feu des Boers pour pouvoir retraiter. Blessés ou non, ils gisaient au sol, sans protection sous un soleil de plomb, sans eau jusqu'à ce que l'obscurité couvre la retraite des survivants. Ainsi prit fin le premier jour de la première bataille des volontaires du Régiment Royal du Canada.

Neuf jours plus tard, ils insistèrent pour mener la charge d'infanterie finale contre le réduit (le 27 février).

Environ 1 210 hommes furent blessés ou tués et 60 disparus au 1er jour à Paardeberg, le jour où il y eut le plus de pertes pendant toute la guerre (1899-1902), pire encore que le désastre des fusilliers du Lancashire et autres régiments conduits par des officiers incompetents à Skion Kop le mois précédent (23-24 janvier).

Il n'y a aucune excuse à l'ordre de charger donné à la 19e Brigade, a dit T.G. Marquis, chroniqueur canadien et ardent soutien de l'Empire. Dans *Canada's Sons on Kopje and Veldt*, écrit en 1900, il compare cet ordre à celui de la charge de la Brigade légère contre les Russes à Balaklava en 1854 (« la cavalerie ne charge pas l'artillerie de front », avait protesté Lord Cardigan à Lord Lucan) où le lieutenant A.R. Dunn de Toronto se mérita la Victoria Cross.

Marquis conclut :

Le soldat chérit le spectaculaire dans la guerre et rien n'est aussi magnifique qu'une charge à la baïonnette, mais... elle n'a sa place dans la guerre moderne qu'en de très rares occasions. De toutes les gaffes de cette guerre, celle de Paardeberg est sans doute la plus impardonnable...

Toutefois, les erreurs des chefs anglais furent la gloire des soldats anglais et cette charge donna au Canada une place permanente dans l'histoire de la Grande-Bretagne.

On sut plus tard que les Anglais ne connaissaient absolument rien de la position des Boers à Paardeberg ! Dans l'assaut frontal à Dieppe, quarante ans plus tard, les renseignements anglais pensaient que le port était faiblement défendu. Le plan de l'expédition était si rigide que quelques minutes de décalage dans les plans entraînaient l'échec ou le succès de l'opération, les ordres étaient si précis qu'ils ne permettaient ni erreur ni incident. La flotte rencontra un convoi allemand pendant la nuit, une partie se perdit, le bombardement aérien prévu des positions allemandes fut rappelé à la dernière minute. Le soutien de la marine était limité à des destroyers, la plupart des Calgary Tanks s'embourbèrent parce qu'on ne pouvait pas faire rouler les machines sur les galets de la plage et les Fusilliers Mont-Royal furent débarqués sur la mauvaise plage. Pratiquement toute la défense allemande était en alerte totale au moment où les péniches de débarquement approchaient et de plus beaucoup d'entre elles ne touchèrent la côte qu'au lever du jour.

Le commandement allemand et ses 10 000 hommes de troupes furent étonnés de la folie de l'attaque. Un survivant se souvient que l'eau était rouge de sang aussi loin qu'on pouvait voir. La plupart des hommes qui survécurent à la noyade étaient bloqués derrière des carcasses de chars et de péniches de débarquement, ou au pied de la falaise de Dieppe, en grappes

sous le feu croisé à partir des collines aux deux flancs de la plage. Pendant neuf heures, les Canadiens moururent au rythme d'un homme à la minute.

L'objectif du Régiment Royal du Canada était de s'emparer des positions d'artillerie du côté est pour protéger le flanc gauche de l'assaut frontal sur la plage de Dieppe. D'abord leurs péniches furent conduites au mauvais endroit par la Royal Navy et le retard d'un quart d'heure supprima tout l'effet de surprise. Les Allemands retranchés les attendaient. Des 554 hommes du régiment, 65 seulement rentrèrent en Angleterre dont 33 blessés. En un peu plus de trois heures à Puys, il y eut 94% de pertes. Officiellement les pertes canadiennes étaient de 68% (3 364 Canadiens tués, blessés ou prisonniers, dont 90% moururent pendant l'action elle-même). Le commandement britannique avait prévu 10%. Les pertes de plus de 10% sont habituellement qualifiées de « lourdes ».

Dieppe en 1942 était la première expérience de la guerre pour ces soldats canadiens, comme pour ceux de 1900 à Paardeberg. Alors que le courage et l'habileté des troupes canadiennes en Afrique du Sud étaient partout reconnus, comme aussi pendant la première guerre mondiale, la bataille de Dieppe tourna au cauchemar colonial. Les victimes de l'atrocité furent blâmées pour l'échec de l'assaut — la rumeur officielle parlant « d'incompétence ou de lâcheté ».

La campagne des Dardanelles en 1915-1916 avait aussi été l'affaire des troupes britanniques et coloniales et la première expérience de la guerre pour les troupes des Colonies. On ne dispose pas de rapports fiables sur les pertes dues au combat ou à la maladie — le support logistique et médical échoua complètement comme en Crimée en 1854-1855 — mais elles sont estimées à 200 000, ce qui est probablement conservateur.

(Le *Times History of the War* remarque que le total officiel des pertes britanniques et de l'Empire pendant les six premières semaines de combat de la campagne des Dardanelles — 38 636 morts, blessés et disparus — était plus élevé que les pertes officielles au combat (38 156) pendant les trois années de la guerre d'Afrique du Sud).

À Gallipoli, les Anzacs (Nouvelle-Zélande) combattirent désespérément pour tenir un bout de plage de la grandeur de Regents Park. Commandée par le général Ian Hamilton, l'expédition comprenait le 4th Australian Infantry Brigade, les Otago Mounted Rifles, le New Zealand Field Troop et le Maori Contingent; la 23th Indian Infantry Brigade avec la Indian Mountain Artillery; la Manchester Brigade et les Lancashire Fusiliers; les South Wales Borderers, les bataillons Anson, Drake, Howe, Collingwood et Hood de la Division navale et la Royal Marine Brigade; le 14th Sikhs et le 6th Ghurkas, la 29th Irish Brigade avec les Munsters, les Dublins et les Royal Inniskillings Fusiliers; le 5th Royal Scots et le King's Own Scottish Borderers, et enfin un contingent de Terre-Neuve.

La plupart des forces britanniques venaient d'Irlande, d'Écosse, du Pays de Galles et du Lancashire — les plus anciennes colonies domestiques de Londres et du Sud de l'Angleterre. La force française, plus petite, était composée à Sedd-el-Bahr de la Légion étrangère, des Sénégalais, des Zouaves et du 1er Régiment de Marche d'Afrique.

Tous ces hommes de partout furent les victimes de la Règle de la Guerre. Ils firent face à une situation qui paraît aujourd'hui incroyable. Personne ne l'a mieux décrite que H.G. Wells en 1933 dans *The Shape of Things to Come*. Pendant la grande guerre, dit-il

des millions d'êtres humains montèrent les yeux ouverts vers la servitude, la brutalité, l'épuisement, la souffrance et le massacre, sans un murmure avec une sorte de fierté fataliste. Obéissant aux dictats des préjugés les plus aveugles et des loyalismes les plus illusoire, ils firent de leur mieux pour tuer des hommes contre lesquels ils n'avaient aucun reproche concevable et furent à leur tour gaillardement massacrés en combattant jusqu'au dernier.

Selon Purnell, dans *20th Century*, dont les chiffres sont conservateurs, environ 17 000 000 de personnes de nombreuses nations, la plupart paysans et travailleurs, moururent pendant la première guerre mondiale par balles, obus et famines. Ce chiffre inclut le massacre de 4 millions d'Arméniens, de Syriens, de Juifs et de Grecs.

Pendant la deuxième guerre mondiale, près de 44 millions d'êtres humains, pour la plupart à nouveau des travailleurs, moururent de causes diverses. Ce chiffre comprend 20 millions de Russes et 6 millions de Juifs (dont 3 millions en Pologne seulement).

Pendant ces deux guerres, la Russie, l'Allemagne, la France, la plus grande partie de l'Europe, furent envahies. Les États-Unis et la Grande-Bretagne ne le furent pas, cela explique le chiffre relativement bas de leurs pertes totales. En 1914-1918, les Britanniques perdirent 760 000 hommes; les Américains, qui furent les véritables vainqueurs économiques et « impériaux » de la guerre, perdirent 114 000 hommes. Le Canada, avec le 1/10 de la population des États-Unis, en perdit 60 000. Pendant la même époque, la France perdit 1,4 million d'hommes, les Russes 1,7 million et les Allemands 2 millions.

En 1939-1945, les pertes civiles et militaires de la Grande-Bretagne montèrent à 388 000 et celles des États-Unis, à nouveau les vainqueurs, à 406 000. Pendant ces mêmes six années, en plus des pertes effrayantes de la Russie — plus que le total des pertes de toute la guerre 1914-18 — les Japonais perdirent 1,2 million de personnes, la Yougoslavie 1,7 million. Les pertes de la Chine, envahie par le Japon en 1932, ne sont pas connues mais furent certainement de plusieurs millions. L'Allemagne et la Pologne perdirent plus de 4 millions de personnes chacune.

On notera que ces chiffres portent sur les morts seulement. Ils ne comprennent pas les blessés, corporels ou mentaux. (À l'exception de la guerre coloniale, multipliez les morts par deux pour obtenir un estimé conservateur des blessés physiques).

Le total des pertes britanniques pour les deux guerres est d'environ 1 million de personnes (les pertes du Commonwealth sont incluses dans ce chiffre pour la deuxième guerre mondiale). Le total américain est d'environ 520 000. Si bien que du total mondial estimé de 61 millions de morts pendant ces deux guerres, 97 % n'étaient ni Britanniques ni Américains.

Nous ferions bien de nous rappeler que les leaders des pays qui n'ont jamais souffert chez eux des massacres et des tortures, physiques et mentales, des guerres du 20e siècle sont les derniers à qui se fier pour assurer la paix.

☐ Les règles de la propagande

Pendant la guerre tous les garçons que je connaissais collectionnaient des timbres et des cartes de cigarettes, les catalogues de timbres divisaient le monde en deux : les pays étrangers et l'empire britannique et ses colonies. Inventées en Amérique pendant une guerre du tabac, les cartes de cigarettes faisaient partie de l'archéologie des média populaires aux U.S.A. et en Grande-Bretagne, on en avait imprimé des centaines de millions entre 1880 et 1939. Les premières cartes étaient des photos d'actrices.

Les cartes de cigarettes étaient devenues l'encyclopédie des fumeurs. Elles informaient par l'écrit et des images merveilleusement habiles techniquement parlant, sur des millions de sujets : l'histoire, la géographie, le jardinage, les fleurs, comment élever des chiens, les courses de chevaux, l'histoire naturelle, le transport, les armements, les inventions célèbres, les merveilles de la technique, comment ça fonctionne, comment c'est fait, d'où ça vient, les uniformes militaires, les personnalités sportives, la science, la technologie – on appelait les « mauvaises années '30 » (« dirty thirties ») l'« Age de la vitesse » – et bien sûr d'autres média comme les stars de la radio, du théâtre, du cinéma, et les grands militaires britanniques à travers les âges. À l'exception des sujets militaires, les plus développés portaient sur les beautés célèbres et les femmes de toutes les nations. Une des dernières séries de cartes, très largement distribuées en 1938, expliquait les précautions à prendre en cas de raid aérien.

Goebbels utilisait également ce moyen. J'ai vu récemment un ensemble de 50 photographies de l'époque du triomphe du parti national-socialiste des travailleurs allemands à Nuremberg en 1933. Une des cartes montrait le Graf Zeppelin, symbole de l'ingénierie allemande loin en avance sur le reste du monde. Une autre montre le directeur de film, Lim Riefenstahl, en train de filmer la blonde arrogante d'un leader de la Jeunesse Hithlérienne pour le film *Triumph of the Will* (1934).

Les cartes sur l'Empire britannique enseignaient en général ce qui était masculin, la monarchie, le militarisme et l'impérialisme. Elles étaient cependant utiles, elles étaient notre meilleur manuel disponible de connaissances générales, elles avaient une valeur d'usage en nous aidant à passer nos examens. La recherche d'une carte rare ou d'une carte qui manquait à notre collection nous occupait chaque jour, les doubles et les cartes sans intérêt avaient une valeur d'échange, comme les scrapnels. On pouvait aussi gagner des cartes en pariant ou en se mesurant à d'autres garçons, c'était l'économie « underground » des cartes à l'école.

Pendant la première guerre mondiale, les cartes de cigarettes servaient à communiquer optimisme et solidarité entre le front et le pays. Pendant la seconde guerre mondiale le gouvernement avait le contrôle total des ressources immenses de la radio et du film. On abolit les cartes de cigarettes en 1941 pour sauver du papier.

Il restait toujours les hebdomadaires des « garçons » : le *Wizard*, le *Champion*, le *Hotspur*, le *Rover*, le *Adventure* – dont George Orwell analysa les valeurs sociales dans un essai mordant sur l'idéologie paru en 1939. Ces magazines nous formaient à l'impérialisme, spécialement à l'impérialisme mâle. Un de leurs héros était Lionheart Logan de la Police Royale Montée Canadienne.

Outre les films, notre vision de l'Amérique pendant la guerre passait par les magazines yankees, *Captain Marvel*, *The Marvel Family*, le *Green Hornet*, *Superman*, *Superboy* et – pour soutenir le moral des femmes dans les usines de guerre – *Wonder Woman*, *Superwoman* et *Supergirl*. On en recevait sans arrêt de militaires canadiens et américains généreux et de bonne humeur. On avait un signal convenu pour entrer en communication avec ces gros et grands hommes d'outremer : « T'as pas de la gomme ? »

Le premier noir que j'ai vu et à qui j'ai parlé était sergent dans l'armée de l'air américaine. Il nous achetait du « ginger ale ». Je lui ai demandé son autographe et il écrivit : « Que tous tes ennuis soient petits ».

Wizard et Adventure : Orwell publia son analyse des « bandes dessinées » de langue anglaise en 1939. Je l'ai lue dans les années '50 et cela sonnait juste. Les films anglais, américains, les pièces de théâtre, la télévision publique et privée, l'ont rendue encore plus vraie. Comme *Punch* au tournant du siècle et tout comme le magazine religieux, *The Boy's Own Paper* (qui devint plus tard le journal des Boy Scouts); les journaux plus anciens comme *Gem* et *Magnet* (1908-1940) manifestaient les attitudes anglaises traditionnelles : préjugés, ignorance et mépris à l'égard des non-blancs, non-anglais et ne faisant pas partie de la classe supérieure (racisme social ou l'équivalent). Les femmes et les filles y apparaissaient strictement dans des rôles de soutien. La classe travailleuse était comique, criminelle, servile, inepte ou invisible. Mais dans les années '30, les journaux

plus « modernes » – dont sept étaient la propriété des *Almagamated Press* et donc liés au *Daily Telegraph* et au *Financial Times* – mirent en scène de nouveaux thèmes : le culte de la brutalité et de la violence.

Les lecteurs (surtout mâles) sont conduits à s'identifier à « un militaire, à un soldat de la Légion Étrangère, à une variante quelconque de Tarzan, un as-pilote, un maître espion, un explorateur, un boxeur – dans tous les cas à un héros unique tout puissant qui domine tout le monde et dont la méthode habituelle pour régler les problèmes est le coup de poing sur la gueule. Dans les magazines yankees de la même époque (*Action Stories*, *Fight Stories*) dit Orwell : « on trouve un réel goût du sang, des descriptions réellement sanguinaires, des combats du style « j'te rentre dedans », écrites dans le jargon mis au point par les gens qui misent sans arrêt sur la violence ».

Quand la haine d'Hitler devint populaire aux États-Unis à la fin des années 30, les magazines yankees adaptèrent rapidement le thème de l'antifascisme aux propos pornographiques. Par pornographie (distinct de l'érotisme), Orwell signifie la violence réelle ou simulée contre les femmes, physique, verbale, ou mettant en scène peine et humiliation, sous le prétexte du sexe, tout à fait comme dans les media des années '80.

Il donne en exemple une histoire tirée d'une « bande dessinée » américaine de 1938, appelée « *When Hell Came to America* », où les agents d'un « dictateur européen assoiffé de sang » tentent de conquérir les États-Unis avec des rayons mortels et des avions invisibles :

Appel le plus clair au sadisme, scènes dans lesquelles les nazis attachent des bombes au dos des femmes et les lâchent pour les voir exploser à mi-chemin, d'autres scènes où ils attachent des femmes nues les unes aux autres par leurs cheveux et les provoquent avec des couteaux pour les faire danser, etc. L'éditeur commente solennellement tout cela et l'utilise comme un plaidoyer pour renforcer les restrictions à l'immigration.

☒ Les règles irrégulières

Mon grand-père avait l'habitude de nous raconter des histoires d'un peuple lointain appelé les « Fuzzy-Wuzzies », ou Derviches, dont on évoquait souvent le grand courage dans l'armée britannique à son époque.

J'ai à nouveau rencontré les Derviches trente ans plus tard, dans un vieux paquet de journaux du *Daily Telegraph* de 1944, le plus accrocheur des vieux journaux conservateurs. Avec la date 1944, cela fut imprimé dans le journal de l'armée canadienne, *The Maple Leaf*, et distribué pendant les pires combats de l'armée contre les troupes allemandes de la Normandie à la libération de la Hollande en 1944-45. Les grands titres allaient comme

ceci : *Les Canucks combattent comme des Derviches*, écrit un anglais. Au travers de cette seule association – avec les troupes coloniales – un nouveau modèle, un modèle de modèles, soudain fait sens (techniquement, on appelle cela « apprendre après coup », une des contributions les plus utiles de Freud pour comprendre l'éducation).

Selon H.D. Ziman, correspondant du *Telegraph* :

Il n'est pas étonnant que les troupes allemandes crurent la propagande nazie sur les soldats canadiens, sauvages équipés de couteaux à scalper. Beaucoup d'ennemis capturés sont très surpris de constater que les Canadiens qui avaient combattu comme de féroces Derviches étaient en réalité calmes, civilisés et disciplinés quand on les rencontrait après la bataille.

Les Britanniques avaient en fait inventé cette histoire de « sauvages canadiens et leur couteau à scalper » en 1899 pour les besoins de la propagande contre les Boers avant le déploiement en 1900 en Afrique du Sud du premier contingent canadien de 1 000 volontaires venus en grande partie de la classe supérieure.

J'ai aussi rencontré les héros de grand-père dans « *Barrack-room Ballads* » de Kipling, écrites en 1892 où il leur adressait un salut impérial :

So 'ere's to you Fuzzy-Wuzzie, at your « omes » in the Soudan; You're a pore benighted 'eathen but a first class fightin' man; An'ere's to you, Fuzzy-Wuzzie, with your 'ayrick'ead of 'air – You big black boudin'-beggar – for you bruk a British Square.

Les « Fuzzy-Wuzzies » étaient les disciples musulmans de Mohammed Ahmed, le Mahdi, pendant la guerre d'indépendance du Soudan. Les Mahdistes avaient chassé les Anglais et les Egyptiens du Soudan en 1881-1885. Le « Carré » qu'ils formaient est une formation tactique adoptée quand ils étaient encerclés ou débordés sur le flanc. Sa puissance de feu concentrée pouvait stopper raide morte une charge de cavalerie.

Appelés par les Anglais du nom de la coiffure arborée par la secte des Derviches, les « Fuzzies », arabes et nubiens, étaient aussi ce peuple – civils, guerriers et blessés – qui fut massacré à la lance, à la baïonnette, au fusil, à la mitrailleuse, sur les ordres du Général Herbert Kitchener pendant et après leur défaite à la bataille d'Omdurman en 1898. Les sources de l'époque parlent de 25 à 30 000 Mahdistes tués, blessés ou capturés. De ceux-là, 3 ou 4 000 furent faits prisonniers. On compta près de 11 000 corps sur le champ de bataille. La force égyptienne et anglaise de Kitchener perdit 48 hommes et 382 blessés.

Winston Churchill était là. Il joignit le 21^e lancier dans une des dernières charges de cavalerie de l'histoire militaire britannique. Ce fut une erreur tactique pour laquelle Kitchener fut très critiqué. Les lanciers chargèrent

une infanterie intacte de quantité inconnue sur un terrain inconnu. L'infanterie mahdiste mit les lanciers hors d'état de nuire.

Les humanistes ont dit à l'époque que le massacre d'Omdurman était prémédité. Une interprétation officielle veut que le massacre ait été fait en revanche de la destruction de l'armée de Hicks Pacha par la guérilla mahdiste en 1883, une autre veut qu'il s'agisse d'une revanche pour la mort à Khartoum en 1885 du Général « chinois » Gordon, mercenaire anglais populaire et mystique qui contribua à briser la rébellion de Taïping (1851-64) pendant la guerre anglaise de l'Opium et qui avait personnellement dirigé l'incendie du palais d'été de l'Empereur en 1860, quand les forces de secours, transportées par les marins canadiens jusqu'aux chutes du Nil sous le commandement de Lord Wolseley (il avait appris à utiliser les transports par rivières à l'occasion de la suppression de la rébellion de la Rivière Rouge contre le Canada anglais en 1870) n'avaient pu rejoindre à temps Khartoum pour sauver la garnison égyptienne.

La véritable raison est simple. La population mahdiste fut la victime des règles de la guerre lorsqu'elle s'applique à des troupes irrégulières. Elle fut victime plus précisément de la politique officielle de « pacification » et de « civilisation » qui suit chaque guerre impériale, y compris l'Algérie, l'Indochine, le Zimbabwe et l'Afghanistan.

La guerre coloniale est devenue beaucoup plus violente qu'au début du 19^e siècle. Pendant la guerre d'indépendance algérienne (1954-62), par exemple, les Français furent responsables de la mutilation physique d'un nombre inconnu d'éventuels survivants. Les méthodes d'intégration utilisées par les Français en Algérie et en Indochine, comme la baignoire (utilisée par les Américains aux Philippines en 1898-1906) et les électrodes (utilisées par les hommes de Franco pendant la guerre civile espagnole en 1936-39) sont universellement utilisées par les armées et les forces de police et les gouvernements fascistes d'aujourd'hui.

Susan Brownmiller, dans son ouvrage *Against our Will* publié en 1945, décrit dans ses horribles détails la stratégie d'ensemble utilisée par les généraux de l'empire dans les guerres de conquête, les rébellions populaires et les guerres du peuple. L'objectif est de détruire la volonté même de résister, la cible est la population en son entier, la stratégie est la terreur, le moyen la torture, la fin habituelle c'est la mort, la plupart des victimes sont des femmes et des enfants, le pire des instruments est le viol.

Pour faire cela, vous laissez simplement vos hommes chasser n'importe qui à leur choix. Vous utilisez des hommes et des garçons, que vous avez brutalisés par l'oppression de classe et de race et les systèmes de l'armée, de la police ou de la prison, comme instruments de la terreur de l'empire contre les vieux et les jeunes.

Comme les hommes disent : « Tout est correct en amour et en guerre ». Le viol n'est pas un crime passionnel, c'est un crime de pouvoir, un acte conscient et délibéré de torture et d'avilissement. Le viol devient la menace violente qui tient chaque femme à sa place – et dépendante d'autres hommes (père, frère, camarade, mari, fils, police) pour la protéger d'autres hommes.

Dans la guerre coloniale et le banditisme, des individus et souvent des groupes d'hommes violent et mutilent femmes et enfants, filles et garçons et, moins souvent, d'autres hommes. C'est un acte de « virilité » pour les troupes impériales et les bandits – signifiant ici le pouvoir de Dieu sur tous ceux qui sont sans armes ou sans moyens de réagir.

Dans l'entraînement de base de l'armée U.S., la première définition du savoir-faire fut longtemps celle-ci :

Voici mon fusil (un jeune de 18 ans tient son M-16),
Voici mon arme (il met la main entre les jambes),
Le premier pour tuer,
La seconde pour le plaisir.

« Tout est correct en amour et en guerre » est le manifeste du mercenaire, du bandit, de l'escadron de la mort, de la zone où l'on peut tirer à volonté librement. Les troupes impériales et les bandits, toutes et chacun, combattent tous pour le pouvoir de faire exactement ce qui leur plaît avec les gens. Les armées du peuple obéissent à des codes d'éthique stricts – et par-dessus tout à la règle de Mao, bien connue des correspondants à Saïgon et scrupuleusement observée par les vainqueurs au Viet-Nam : « Ne prenez jamais de libertés avec les femmes ».

☒ Les règles anglo-américaines

Les Musulmans du Soudan furent les victimes des politiques impitoyables par lesquelles la classe supérieure anglaise bâtit son Empire, à présent largement réduit aux plus anciennes dépendances coloniales du sud de l'Angleterre, les portions celtiques et nordiques des Iles Britanniques.

Leurs contreparties américaines ne se sont pas comportées différemment. Comme Gary Cooper nous l'a rappelé dans *The Real Glory* (1939), l'année 1898 marque également l'expansion des États-Unis aux Caraïbes (Cuba et Porto-Rico) où les Américains s'emparèrent des restes de l'empire espagnol pendant la guerre hispano-américaine (1898).

J'ai gravé dans ma mémoire la scène où Gary Cooper, qui jouait le rôle d'un docteur de l'armée, humilie un guerrillero Moro, et donc musulman, devant une foule de catholiques philippins, en le menaçant de l'ensevelir dans une peau de cochon. L'homme ne craint pas la mort, mais terrassé à

l'idée d'être souillé, il implore miséricorde et on le traite de lâche. Quatre ans avant, alors qu'il jouait le rôle d'un officier de l'armée des Indes à la frontière nord-ouest à l'époque de la reine Victoria, le capitaine Cooper avait été dirigé de façon à utiliser la même torture mentale pour montrer au lieutenant Franchot Tone comment tirer des renseignements d'un rebelle afghan dans *The Lives of a Bengal Lancer* – film que le *Daily Telegraph* saluait comme « le meilleur film militaire jamais fait ». Toute culture distingue entre mort dans l'honneur et mort dans le déshonneur, et entre mort ordinaire et exécution et une mort qui ne ressemble à aucune. Aux Indes, les Anglais savaient cela lorsqu'ils utilisaient la religion comme arme pour mater la « mutinerie indienne » de 1857-59. Ils firent exploser des Hindous et des Musulmans à la bouche des canons devant des régiments cipayes désarmés. Les corps démenbrés des Hindous et des Musulmans furent empilés pêle-mêle, la pire des morts que les Indiens de toute religion pouvaient imaginer.

La guerre américano-philippine, officiellement connue sous le nom d'« Insurrection philippine », a duré de 1839 à 1906, suivie d'une résistance active jusqu'en 1912. Pendant cette guerre, la guérilla combattant pour l'indépendance était composée de chrétiens et de musulmans, exactement comme lorsque les Huks et d'autres, avec l'aide de l'entraînement, des communications et des armes américaines, combattirent les occupants japonais pendant la deuxième guerre mondiale, et comme c'est encore le cas aujourd'hui. Mais *The Real Glory* (quelques semaines dans le sud en 1906 !) fait de toute la guerre entre les combattants pour l'indépendance contre les Américains et leurs collaborateurs une affaire de guerre de religion (comme en Ulster), une guerre civile entre insulaires des Philippines, d'un côté les vilains Musulmans sales, sombres et fanatiques et de l'autre côté des Catholiques bons, éclairés, polis et angéliques.

David Niven est là pour voir au fair-play et Broderick Crawford brandit ses orchidées et gifle les musulmans à l'entour. Toutes les inévitables images défilent dans le film : hôpitaux blancs, prêtres dévoués, villageois heureux, soldats aimables et enfants en bonne santé – version noir et blanc de l'image officielle des Américains au Viet-Nam avant l'offensive du Têt en 1968.

Aucun empire ne s'est aussi rapidement étendu avec aussi peu d'efforts que l'empire américain en 1898. Avec l'annexion des îles Hawaï, qui complétait la chaîne des bases insulaires à travers l'océan, les États-Unis étaient en mesure de s'emparer du contrôle stratégique du Pacifique via les Philippines – proche de la Chine, de l'Asie du sud-est et du Japon – tout en ouvrant de nouveaux marchés au commerce américain.

La version américaine officielle, commençant avec le Président McKinley, dit que les États-Unis se retrouvèrent aux Philippines par accident – exactement comme les Britanniques disent qu'ils se sont retrouvés « mêlés » à l'Empire Britannique – et qu'une fois sur place ils ont dû rester pour

enseigner la liberté au peuple. Mais le général Arthur MacArthur, père du Général Douglas MacArthur et gouverneur militaire des Philippines entre 1898 et 1900, l'expliquait différemment en 1901 à un comité du Sénat. Le groupe des îles Philippines, disait-il, « est le meilleur au monde »...

Sa position stratégique surpasse toute autre position sur le globe ... Elle fournit un moyen de protéger les intérêts américains qui, avec une utilisation minimum de force physique, a l'effet en soi-même d'une position efficace pour retarder toute action hostile.

Si on la considère comme une base militaire, navale et commerciale face à la Chine et l'Asie du Sud-Est, les Philippines sont juste au centre, à la position la plus favorable, disait-il, devant des milliers de milles de côte asiatique, avec le Japon d'un côté et les Indes Britanniques de l'autre.

La présence des États-Unis dans les îles est, disait MacArthur, « un des résultats qui suit logiquement une grande prospérité nationale ». De plus, ajoutait-il, dans une ingénieuse explication de l'impérialisme :

douter de la sagesse des États-Unis à rester sur les îles, c'est douter de la stabilité des institutions républicaines et revient à déclarer qu'une nation ainsi gouvernée est incapable de résister avec succès aux tensions qui naissent naturellement de sa propre liberté et de sa propre énergie productive.

Le sénateur de l'Indiana, Albert J. Beveridge, parlait plus clairement en 1900. Il décrivait les Philippines comme « une flotte qui se suffisait à elle-même, rapportait des dividendes et ancrée en permanence à un endroit choisi par la stratégie de la Providence, commandant le Pacifique ». Le pouvoir qui gouverne le Pacifique, disait-il, gouverne le monde. Dieu avait préparé les peuples de langue anglaise et saxonne à être les « maîtres organisateurs » du monde pendant mille ans, pour « établir un système là où le chaos règne », pour gouverner « les peuples sauvages et séniles » et devenir les « fiduciaires du progrès mondial, les gardiens de sa paix légitime ». Les Philippines n'avaient pas droit à l'indépendance, déclarait-il, parce qu'ils ne forment pas une « race qui se gouverne elle-même » :

Quelle alchimie changera la qualité orientale de leur sang et infusera dans les veines malaises les tendances à l'auto-gouvernement grâce à une transfusion américaine ? Les États-Unis, arguait-il, ont une « mission divine » : pour en arriver « à une régénération du monde » et devenir « l'arbitre des destinées de l'humanité ». Dans cette mission divine, conclut-il, se trouvent « tout le profit, toute la gloire, tout le bonheur possible à l'homme ».

Le *Chicago Times-Herald*, un journal de l'Administration, disait simplement :

Il se trouve que nous voulons les Philippines ... nous voulons aussi Porto-Rico ... À présent, nous voulons Hawaii ... Nous pouvons aussi vouloir les Iles Carolines, les Iles Palau, ... et les Iles Mariannes. Si

nous les voulons, nous les prendrons ... Autant nous déplorons la nécessité d'acquérir des territoires, autant le peuple croit maintenant que les États-Unis doivent à la civilisation d'accepter les responsabilités qui lui sont imposées par les hasards de la guerre.

La question de savoir quelle puissance étrangère contrôlerait les Philippines fut réglée lorsque les États-Unis reprirent les îles au Japon impérial en 1945. La colonie a été indépendante, supposément, depuis 1946.

Kipling semble avoir compris au tournant du siècle que l'empire mondial passait de la Grande-Bretagne aux États-Unis. Son *White Man's Burden* publié en 1899 avec le sous-titre « les États-Unis et les îles Philippines », était adressé aux nouveaux colonisateurs. Voici le premier, le troisième et le dernier verset :

Take up the White Man's Burden —
Send forth the best ye breed —
Go bind your sons to exile
To serve your captives' need,
To wait in heavy harness
On fluttened folk and wild —
Your new-caught, sullen peoples,
Half devil and half child

Take up the White Man's Burden —
The savage wear of peace —
Fill full the mouth of Famine
And bid the sickness cease;
And when your goal is nearest
The end for others sought,
Watch Sloth end heathen Folly
Bring all your hope to nought.

Take up the White Man's Burden —
Have done with childish days —
The lightly proffered laurel,
The easy, ungrundged praise.
Come now, to search your manhood
Through all the thankless years,
Cold-edged with dear-bought wisdom,
The judgment of your peers !

La dernière édition de l'*Encyclopedia Britannica* nous apprend qu'au moins 200 000 femmes, enfants et hommes furent tués entre 1898 et 1906 dans le cadre du programme de contre-insurrection aux Philippines. La répression a continué pratiquement depuis lors. J'ai vu quelque part une photographie d'un soldat américain debout sur une pile de cadavres philippins. Les massacres furent si terribles qu'un des généraux américains semble avoir été le bouc émissaire de la stratégie officielle. Il fut condamné par la cour martiale pour « férocité sans discrimination » et forcé de prendre sa retraite.

Pendant la guerre des Philippines, les États-Unis annoncèrent leur « politique de la porte ouverte » à l'égard de la Chine, en vue de bloquer toute partition supplémentaire du pays par d'autres puissances. En 1900, comme vous l'avez sans doute deviné en regardant le film *55 Days at Peking* (1963) avec Charlton Heston et David Niven, une armée composée de six nations envahit la Chine pour écraser une rébellion paysanne contre l'empire chinois et l'agression européenne. Les rebelles étaient les Chinois nationalistes de la « Société des Poings Équitables et Harmonieux » (les « Boxers » de la révolte de 1899-1901). Manipulés par l'impératrice, les rebelles se vengèrent d'un siècle d'affronts par les étrangers en tuant des centaines d'étrangers, spécialement des missionnaires et des Chinois qui leur étaient associés.

La force expéditionnaire alliée délivra les Légations à Pékin, pilla la ville, détruisit les fortifications chinoises et réduisit de nouveau la Chine à la servitude. Le nord de la Chine fut pendant plusieurs mois abandonné au viol et au pillage par les étrangers, civils et militaires de tous rangs.

La révolte des Boxers était la répétition moderne des guerres de l'Opium (1839-1842, 1856-1860) quand les Anglais, avec plus tard l'aide des Français, utilisèrent la force pour imposer à la Chine le commerce anglais de l'opium (des Indes), un mélange de hauts profits et de guerre psychologique efficace. Les Britanniques s'emparèrent de Hong-Kong (1842), pour s'assurer des indemnités immenses et étendre la pénétration anglaise et européenne de l'immense marché chinois.

L'expédition punitive de 1900 était composée de 8 000 japonais, 4 500 Russes, 3 000 Britanniques (incluant les troupes indiennes), 2 500 Américains (dont des troupes U.S. venues des Philippines) et 800 Français (le contingent allemand opérait séparément). Elle comprenait également 1 200 Chinois sous le commandement d'officiers britanniques. Chaque nation exigea une indemnité financière. La Chine payait encore les intérêts de ces dommages après être devenue république à la révolution de 1911 conduite par Sun Yat-Sen (1866-1925).

Pendant la rébellion Boxer et sachant que le Japon avait l'œil sur la Mandchourie et ses riches ressources, le Tsar acheva l'occupation russe de cette province chinoise dont les Russes furent partiellement délogés par l'écrasante victoire du Japon, par terre et par mer, pendant la guerre russo-japonaise de 1905. Ce fut la première guerre moderne qui vit une nation non-blanche vaincre une nation gouvernée par des Blancs.

À la même époque, les Britanniques étaient engagés à l'autre bout du monde dans la seconde guerre d'Afrique du Sud (1899-1902) contre les républiques boers de l'État libre d'Orange et du Transvaal. Pendant les deux dernières années de cette guerre, la guerre de guérilla, le commandant en chef anglais, à présent Lord Kitchener de Khartoum, imita le système que les Espagnols avaient utilisé contre la guérilla cubaine, le *reconcentrado*

ou camp de concentration, pour briser l'appui populaire aux commandos boers. De 18 000 à 28 000 civils boers, femmes et enfants pour la plupart, sans compter d'innombrables Africains, moururent de faim et de maladie dans ces camps.

La version officielle prétendit que la « guerre des Boers » était une « guerre d'hommes blancs », une guerre entre Blancs. En réalité, en Afrique du Sud, les Noirs furent contraints au travail forcé par les deux camps, ils ont été obligés de tout faire, de conduire les charriots à bœufs de l'armée, d'agir comme courriers, guides et espions, de creuser les tranchées d'où les Boers, grâce à leurs fusils à répétition et à poudre sans fumée, pouvaient résister à des forces très supérieures en nombre. Capturés par l'un ou l'autre camp, les Noirs forcés de travailler pour l'autre camp étaient habituellement abattus sur le tas pour « collaboration avec l'ennemi ».

On révéla 78 ans après le siège de Mafeking (1899-1900) que le commandant de la garnison, le colonel Baden-Powell (1857-1941) tout frais émoulu de la campagne contre les Matabele en 1894 — et fondateur des Boy-Scouts en 1908 — avait systématiquement affamé ses troupes, ses travailleurs « Kaffir », pour nourrir les Blancs. Bon nombre d'Africains affamés surpris à voler de la nourriture furent abattus. Il en avait fait fouetter 115 autres. Plus le siège durait, plus les Noirs de la garnison avaient le choix entre mourir de faim dans la ville ou affronter le tir des Boers qui l'entouraient.

Personne n'a la moindre idée de combien de milliers d'Africains furent exécutés, moururent pendant les combats ou de famine pendant cette guerre. Le cas des viols des femmes africaines par les Boers et les Britanniques est rarement et à peine effleuré dans les histoires officielles.

En août 1901 et en accord avec la politique britannique, non écrite mais officielle, des officiers ordonnèrent aux hommes des Carabiniers Bush Veldt, unité spéciale anti-commando venue d'Australie, d'exécuter douze guerilleros boers capturés. En février 1902, les Britanniques menèrent six des officiers des Carabiniers en cour martiale, cinq Australiens et un Anglais. Deux des boucs émissaires australiens, n'étant pas des généraux, le lieutenant Handcock et le lieutenant Breaker Morant, furent convaincus de nombreux meurtres et fusillés.

7 360 Canadiens se portèrent volontaires pour servir en Afrique du Sud, la plupart avec les troupes régulières. Il y a toute raison de croire que les mêmes règles non écrites, mais trop habituelles, de la guerre coloniale furent suivies par d'autres unités spéciales que les Carabiniers Bush Veldt, y compris les unités irrégulières canadiennes et sud-africaines et les forces britanniques régulières.

▣ Les règles de la production

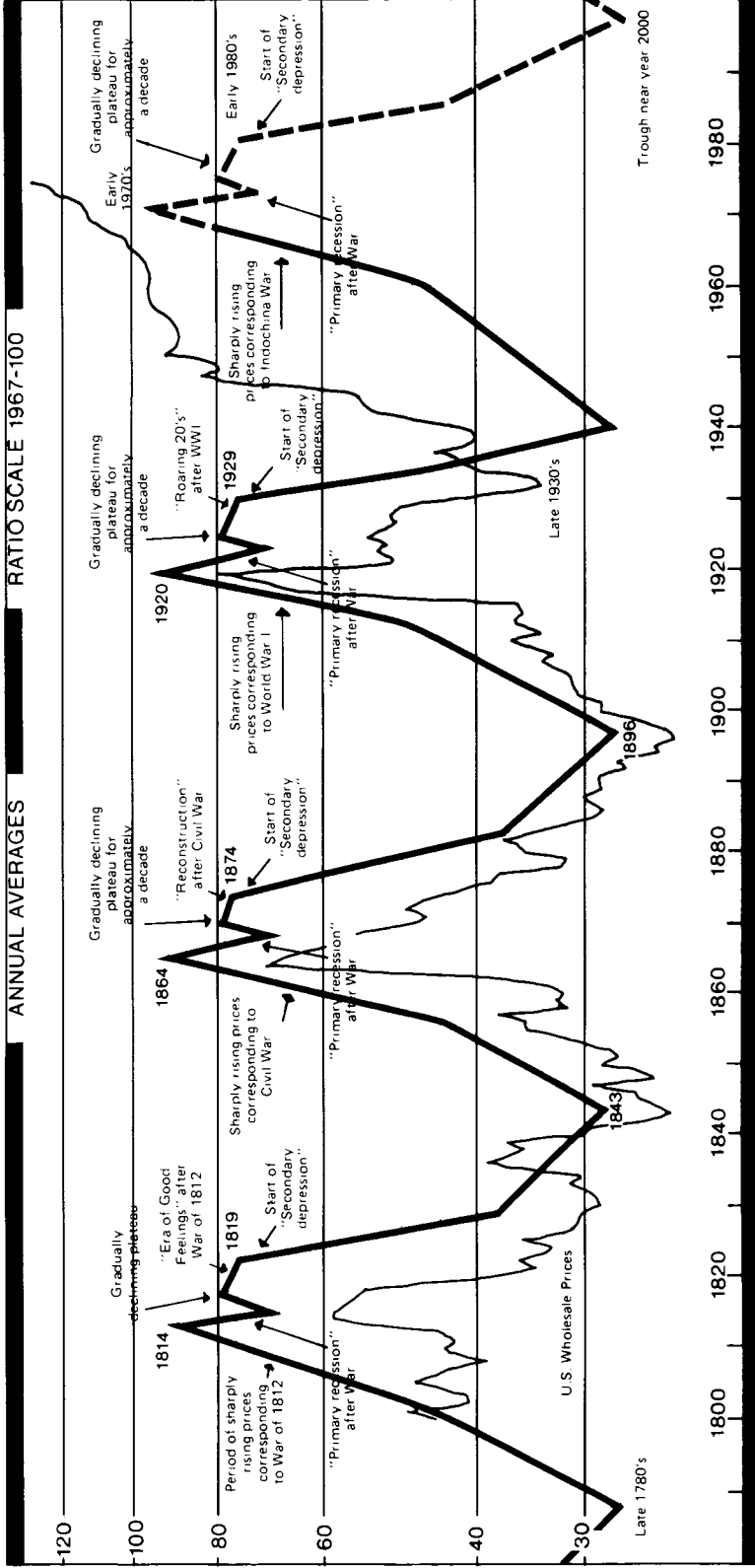
Je vois encore le diagramme expliquant la bombe atomique qui fut imprimé en août 1945 dans le *Daily Express*. J'avais presque 10 ans, très surpris que les journaux continuent de sortir : puisque la guerre était finie comment pouvait-il encore y avoir des nouvelles ? Il y en avait évidemment, mais il n'y eut jamais de diagramme pour expliquer la guerre. Et si nous haïssions tellement les Allemands et les Japonais pour avoir été en guerre avec eux et lâché cette bombe sur le Japon, comment nous était-il possible de devenir leur amis après tout cela ? Je ne veux pas dire qu'on ne devrait pas être amis, je veux dire que si nous pouvions l'être maintenant, après toute cette tuerie, nous aurions pu l'être avant, alors pourquoi cette guerre ?

J'ai commencé à lire sur la guerre dix ans plus tard au Canada, en commençant par la deuxième guerre mondiale. Dix ans plus tard, encore aux États-Unis, j'étais à nouveau au milieu d'un pays en guerre, la deuxième guerre d'Indochine (1957-1973), et maintenant on la voyait à la télévision. (L'empire français avait été vaincu pendant la guerre de 1945-1954 à Dien Bien Phu par le Viet Minh et le général Vo Nguyen Giap). L'âge moyen des Américains qui firent la guerre en 40-45 était de 26 ans; au Viet-Nam il fut d'environ 19 ans.

Tous les livres que j'ai lus jusqu'en 1965 acceptaient la guerre comme nécessaire, normale et inévitable. Nécessaire pour qui ? Les courses aux armements qui ont conduit à des guerres majeures coïncidaient avec des booms économiques. La production de guerre a sorti les économies de sérieuses dépressions et d'un chômage massif. Comme le remarquait le *Bank Credit Analyst* en octobre 1974, citant les travaux de N.D. Kondratieff dans les années '20, depuis les 200 ans où le système économique actuel est installé sur le monde entier ou presque, on peut discerner un modèle à long terme qui fait alterner des booms économiques et des récessions majeures avec environ 54 ans entre les deux extrêmes. Les dépressions majeures ont conduit à des guerres majeures. Ce modèle suggère que la guerre est une composante essentielle du cycle à long terme des affaires dans le capitalisme.

L'idée d'un système économique supposément rationnel et qui repose sur la destruction va contre le bon sens. Pareil système doit sûrement être inhumain — à moins, évidemment, qu'on vous ait enseigné que les êtres humains sont nés mauvais, nés pécheurs. Des savants, importants ou peu importants, et certaines religions ont beaucoup fait pour rendre populaire le péché originel, mais il n'y a pas de bonne preuve que le problème de la guerre impériale soit un problème individuel, génétique ou « socio-biologique ». Par contre, la preuve contre le système économique moderne — capitaliste et capitaliste d'État — est tout simplement dévastatrice.

THE KONDRATIEFF WAVE

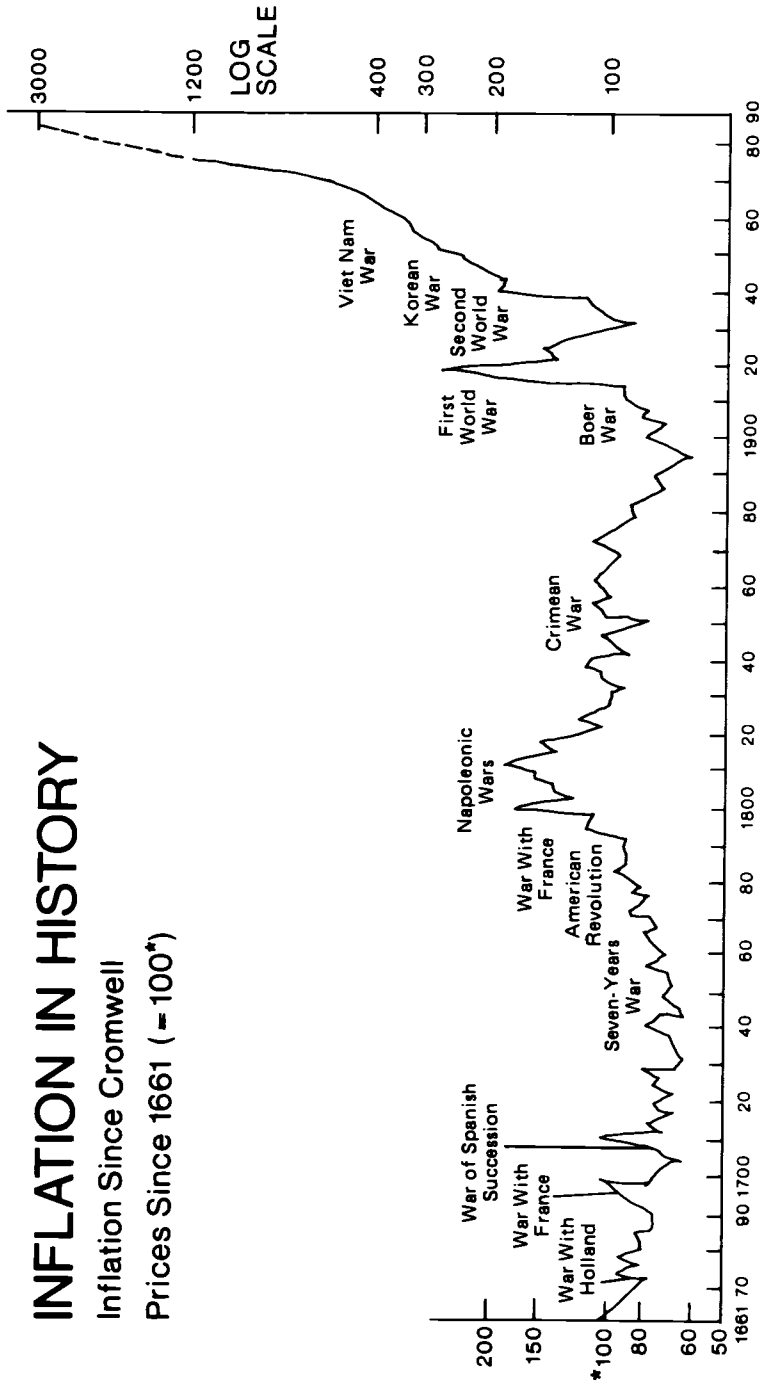


— U.S. Wholesale Prices
 - - - Idealized Kondratieff Wave

Source : *The Media General Financial Weekly*, August 1972.

INFLATION IN HISTORY

Inflation Since Cromwell
Prices Since 1661 (= 100*)



Source for Historical Data : Statistics Canada.

The Vancouver Sun, Sat. June 5, 1982, A10.

À la suite de la grande Dépression de 1873-1896, lorsque le capitalisme britannique commença à perdre son monopole industriel et technologique au profit de la concurrence allemande, japonaise et américaine, le boom économique et la course aux armements de la fin des années 1890 conduisit pas à pas à la première guerre mondiale par le détour des guerres coloniales au tournant du siècle. Les années '20 furent des années de marasme (les riches se plaignaient tous !) accompagnées d'un chômage élevé. Les années '30 furent encore pires. Les conflits sociaux étaient largement répandus. Quand la course aux armements reprit durant les « dirty thirties », H.G. Wells et beaucoup d'autres comprirent qu'une autre guerre mondiale était en route. Tout comme ce caricaturiste du *Punch* des années '20 qui nous disait d'attendre une guerre lorsque les bébés d'après-guerre auraient l'âge de combattre – en 1940 – Wells visa presque juste dans ses dates. Le problème est de savoir s'il avait raison sur une question de portée beaucoup plus générale : la stratégie générale (grand strategy) du capitalisme – d'état ou privé – repose-t-elle sur la guerre ?

Son examen de l'histoire convainquit Wells de l'instabilité du système économique moderne en proie à l'inflation et au chômage. Il prétendait que celui-ci cherche à dépasser son instabilité par une production accrue. Mais en agissant ainsi, le système en venait à produire plus de biens qu'on ne pouvait en vendre avec profit. Le résultat, c'est la dépression. Pour étendre sa production, le système doit étendre la consommation. Un des moyens pour le système d'étendre la consommation est d'investir en masse les revenus d'impôts dans la production d'armements et par là d'utiliser le travail et le capital pour détruire le travail et le capital au moyen de la guerre; cela sert aussi d'arme dans l'arsenal du contrôle social.

Quand en 1933 Hitler accéda au pouvoir en Allemagne, de nouvelles guerres étaient déjà en route. Les Japonais avaient envahi et occupé la Mandchourie en 1931. En 1933, ils avaient commencé l'invasion de la Chine dans l'idée de rendre la nation chinoise esclave de l'industrie japonaise. En 1936, l'Italie fasciste décida de conquérir et de coloniser le peuple d'Abyssinie (Ethiopie).

En Espagne, le général Franco et d'autres officiers fascistes de l'armée se rebellent en 1936 contre le gouvernement élu de la République espagnole, et utilisent l'aide des Allemands pour transporter par avion les troupes Maures, des troupes coloniales, pour envahir l'Espagne elle-même. Pendant les trois ans de guerre civile qui suivirent, les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France permirent tacitement à Hitler et à Mussolini d'utiliser l'Espagne pour tester leurs armes et leurs tactiques qu'ils avaient développées en vue de la deuxième guerre mondiale, et forcèrent les Républicains à dépendre de Staline qui bientôt les trahit. Mille deux cents volontaires canadiens environ combattirent pour la République dans les bataillons Abraham Lincoln, George Washington et Mackenzie-Papineau des Brigades Internationales avant la défaite de la République en avril 1939.

En 1933 également, Hitler envahit la Pologne le 1er septembre, les troupes allemandes occupent la Tchécoslovaquie, l'Italie envahit l'Albanie, le Japon coupe la Chine de l'Indochine française et la Russie envahit la Finlande.

Wells écrivait en 1933 dans *The Shape of Things to Come*, alors qu'il analysait la course aux armements qui avait conduit à la 1ère guerre mondiale :

Sans cette croissance cancéreuse des armées et des flottes, le paradoxe de la surproduction, latente dans l'entreprise privée de compétition, se serait probablement révélé sous la forme d'un chômage massif avant même la fin du 19e siècle. Une révolution sociale aurait pu en naître. Le militarisme, cependant, alléga ces tensions révolutionnaires en offrant de nombreux canaux profitables de gaspillage. Il a également affermi les forces de répression sociale.

Près d'un siècle avant exactement, Karl von Clausewitz, admirateur prussien de Napoléon (le premier dictateur moderne) et apôtre moderne de la guerre totale, avait dit que la guerre est « un véritable instrument de la politique, une continuation de la politique, la poursuite des mêmes (fins) par d'autres moyens ». Wells poussa l'analyse beaucoup plus loin. Il dit en effet que la guerre est un véritable instrument commercial, une continuation du commerce, la poursuite des affaires par des moyens militaires.

On peut ajouter des preuves récentes à l'argument de Wells sur l'instabilité économique, les armements, la dépression et la guerre. Suivant l'émission *60 minutes* (4 mai 1980 à CBS), l'escalade du prix du pétrole à l'origine, en 1973, avait à voir avec l'armement et spécifiquement avec la surproduction liée à la guerre du Viet-Nam.

En 1971, les Anglais se retirent du Golfe persique. En 1972, les États-Unis se retirent du guêpier vietnamien. Kissinger et Nixon, la même année, s'arrêtent pour rencontrer le Shah d'Iran à leur retour d'une conférence au sommet à Moscou. Ils l'invitent à veiller aux intérêts politiques et économiques des États-Unis dans le Golfe. Ils lui offrent tous les programmes d'entraînement à la contre-insurrection et toutes les armes qu'il voulait, dont un bon nombre étaient les plus sophistiquées au monde et certaines encore trop secrètes pour être exportées partout.

Le Shah se mit à acheter des armes comme un forcené. Mais la seule façon pour l'Iran de payer cet équipement ruineux fut de hausser le prix du pétrole. L'Arabie saoudite, financièrement conservatrice et fidèle soutien des États-Unis, était opposée à cette hausse craignant ses effets déstabilisateurs. Un bon nombre de spécialistes américains qualifiés l'étaient aussi. Mais le Président Nixon et le Secrétaire d'État Kissinger passèrent outre à toutes les oppositions. Résultat : aidé et encouragé par les compagnies de pétrole, le Shah amena l'OPEP en octobre 1973 à quadrupler ses prix.

L'inflation du prix du pétrole multiplia l'inflation mondiale qui existait déjà suite au Viet-Nam. Les augmentations des prix et les emprunts américains pour la guerre d'Indochine avaient produit un rythme d'inflation d'environ 5% à la fin des années '60, ce qui paraissait à l'époque très sérieux. L'inflation américaine exporta son inflation en Europe au début des années '70, dont une bonne partie par les banques françaises à Saïgon, et déstabilisa le système monétaire mondial mis sur pied après la deuxième guerre mondiale.

(Entre 1957 et 1967, les intérêts ont monté en moyenne de 4% par an au Canada et l'index des prix à la consommation en moyenne de 2,3% par an. Le revenu net par personne montait à cette époque d'un peu plus de 5% par an en moyenne). L'effet multiplicateur et cumulatif de l'inflation signifie qu'au rythme de 7% par an les prix doublent tous les dix ans à peu près. La croissance des prix, les hauts profits, le prix du pétrole et les emprunts continus du gouvernement ont depuis entraîné une inflation double, environ 13% en Amérique du Nord au moment d'écrire ce texte. À ce rythme, les prix doublent tous les 5 ans (la règle pour calculer cette sorte de croissance — « croissance exponentielle » — est la même que pour calculer l'intérêt composé. Le temps pour atteindre le double est approximativement égal à 70 divisé par le rythme de la croissance : au rythme annuel estimé de 1,9%, la population mondiale doublera en 37 ans).

Outre la défaite au Viet-Nam, la hausse du prix du pétrole fut l'événement le plus important de la série des événements qui mit fin au boom économique le plus long dans l'histoire américaine. Il avait commencé avec la deuxième guerre mondiale et continué avec le remplacement du capital détruit et la réorganisation de la production en Europe grâce au Plan Marshall de 1948-1951, par lequel on aidait les pays alliés à payer leurs dettes aux États-Unis. Entre 1945 et 1965, l'industrie américaine augmenta sa puissance économique et technologique par rapport à l'Europe de l'ouest, notamment la Grande-Bretagne, et prit le contrôle économique du Canada et de ses ressources.

Le boom d'après-guerre se poursuivit par l'investissement d'une grande partie des revenus des impôts dans des dépenses militaires accrues et la montée de l'industrie des armes modernes. Grâce à l'aide militaire et aux « conseillers » américains envoyés pour tenir sous contrôle les « endroits troublés » partout dans le monde (au Nord Viet-Nam les Français avaient demandé la bombe nucléaire à Eisenhower en 1954), le boom économique continua avec de légers hauts et bas et passa au travers de la victoire du peuple chinois sur Chiang Kai Shek et les Seigneurs de la guerre, soutenus par les Américains (1945-1949), et de la guerre de Corée menée par les Américains (1950-1953) — où 24 nations tuèrent ou blessèrent près de deux millions de travailleurs et plusieurs millions de civils. De la Corée on passa droit à la seconde invasion américaine de l'Asie, l'invasion du Viet-Nam, du Laos, de la Thaïlande et du Cambodge (1957-1973) où les États-

Unis se firent aider par des troupes étrangères, les Australiens et les Sud-Coréens, et où les Béréts Verts utilisèrent les Montagnards comme mercenaires.

Carl et Shelley Mylands nous disent dans l'édition 1968 de *The Violent Peace* qu'entre 1945 et 1968 il y eut quelque cinquante conflits militaires assez importants pour être appelés guerres. Seize d'entre eux ont eu lieu entre nations souveraines, les autres furent le fait de mouvements de libération anti-colonialistes ou de soulèvements anti-gouvernementaux dont vingt ont utilisé des troupes étrangères.

La hausse du prix du pétrole fut un coup d'état des multinationales. L'offre et la demande n'ont rien à voir avec cela. Quand les prix grimpèrent, le marché était saturé de pétrole — résultat de la surproduction. Nous sommes encore saturés en 1983, la plupart des prix montent encore, alors que les salaires réels baissent; la plupart des profits sont soit énormes, soit très incertains; les dépenses d'armements et pour les communications militaires atteignent de nouveaux sommets; les banques ont fait grimper le prix de l'argent comme le prix du pétrole; les gouvernements supposés stables du « Premier Monde » créent des déficits de plus en plus importants, poussant ainsi vers le haut les taux d'intérêts déjà records, rendant par là l'inflation aussi inévitable que la mort et les impôts; de nombreux pays du Tiers-Monde sont ruinés; de vaste capitaux financiers cherchent à s'investir (la logique du système veut qu'ils soient investis dans de nouvelles productions, mais la plupart sont gaspillés dans la spéculation et dans des fusions d'entreprises); les concurrents plus petits sont balayés; la puissance économique et politique est concentrée davantage dans des mains de plus en plus rares, la plupart mâles; les gouvernements sont pris au jeu de l'inflation parce qu'elle fait baisser les salaires réels des fonctionnaires et grimper automatiquement les taxes; on prévoit un chômage mondial croissant pour le milieu des années '80 et longtemps après. Voilà des ingrédients pour la guerre.

Excepté le fait nouveau et dangereux d'avoir à présent en même temps inflation élevée et chômage élevé — tous les deux beaucoup plus élevés qu'officiellement admis par n'importe quel pays — la situation mondiale actuelle correspond assez bien au début de *The Shape of Things to Come*.

Il n'y a évidemment pas de garantie que les tendances passées continuent à jouer à plein dans l'avenir; le système pourrait céder avant ou exploser.

Nous savons par les écologistes modernes que la compétition dans la nature conduit à la diversité des espèces, au partage du territoire et à la survivance à long terme. Nous apprenons de l'histoire moderne que la compétition dans le capitalisme conduit au monopole en affaires et à une survie incertaine. Le monopole détruit la diversité nécessaire à des réponses souples aux incertitudes du futur.

☒ Les règles familiales

La famille a marqué notre éducation d'une série de règles empiriques dont beaucoup étaient des proverbes populaires dans les années '30 et '40. On peut comprendre ces guides d'action de bien des façons – l'humaniste les lit différemment de l'impérialiste – mais dans leur sens positif, ils sont des guides pratiques pour des relations attentives aux autres personnes. Aussi désespérée qu'apparaisse une situation, un effort supplémentaire peut amener le succès juste au coin de la rue :

- Colle à tes armes
- N'abandonne pas le bateau
- C'est un mauvais ouvrier qui blâme ses outils
- Un travail qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait
- Si vous ne réussissez pas dès la première fois, essayez, essayez encore
- Un mauvais vent ne souffle rien de bon pour personne
- On ne peut pas tout gagner
- Là où il y a vouloir, il y a un passage
- Les actes parlent plus fort que les mots
- Ne paniquez jamais

Eric Partridge a établi trois versions de « on ne peut pas tout gagner » dans son *Dictionary of Catch Phrases* (1977) : *Vous ne pouvez pas l'emporter sur tous* : expression américaine de l'époque 1940 environ, adoptée en Grande Bretagne aux alentours de 1955 mais qui n'y fut pas répandue avant 1960 environ; *Vous ne pouvez pas l'emporter* : expression canadienne à partir de 1950 environ; *Vous ne pouvez pas l'emporter sur tous – mais une victoire maintenant, et encore une, briserait la monotonie* : en Grande Bretagne depuis 1975 environ.

Le défaitisme est commun à certaines colonies. Le *Cinderella Complex* (1981) de Colette Dowling donne une analyse stratégique de la crainte cachée des femmes pour l'indépendance, la crainte de vaincre qui garantit que vous ne vaincrez pas.

Le complexe de Cendrillon est une stratégie impériale aussi ancienne que le « diviser pour régner ». Le grand mensonge qui se cache derrière la guerre psychologique du défaitisme est que les rapports humains actuels sont les meilleurs qui aient jamais existé ou existeront jamais. La guerre est aussi inévitable que le viol, nous dit-on, aussi vaut-il mieux en faire la plus grande part. (Ni le viol, ni la guerre ne sont en fait universels dans toutes les sociétés, ni ne se produisent dans la nature). Quand on demande des preuves, on nous dit que le présent est le résultat de la volonté divine, du péché originel, d'Eve la sorcière, de la boîte de Pandore, du mal inné, de la sélection naturelle, de la survie du plus fort, que le pouvoir a raison, de l'Union soviétique, cherchez la femme, ou encore du « déterminisme » de nos gènes (socio-biologie).

Le défaitisme tue le sens et emprisonne l'imagination créative. Mais attaquer le défaitisme et aller au-delà ne signifie pas tomber dans le piège du chauvinisme, celui qui est défini par les hommes qui sont au sommet de la règle du jeu actuelle : *Règle du jeu actuelle* : « *Mon pays (ma religion, ma race, ma classe, mon sexe) ... que cela soit vrai ou faux* ».

Cela ne signifie pas non plus se tromper soi-même ou les autres avec des espoirs imaginaires et des refus de la réalité. Cela signifie reconnaître que tout système injuste va jusqu'à aliéner même l'idée de l'espoir, de la dignité et de l'auto-détermination des peuples qu'il opprime.

Cela signifie également reconnaître que la stratégie de la domination enseigne aux privilégiés de blâmer les victimes pour leur situation et enseigne aux victimes de se blâmer les unes les autres et de se combattre les unes les autres (diviser pour régner). Quand les victimes en viennent à croire qu'elles souffrent parce qu'elles sont inférieures ou parce qu'elles le méritent (« elle ou il l'a cherché »), alors le cercle de la destruction est complet.

La stratégie n'est pas réservée aux généraux. Nous utilisons tous et toutes des stratégies et des tactiques – conscientes et inconscientes, individuelles et collectives – chaque seconde de nos vies. (Les tactiques, ou art de mettre une stratégie en pratique, ne doivent pas être confondues avec les « stratagèmes » ou usage de la duplicité). Dans son sens le plus simple, personnel et conscient, une stratégie c'est ce que nous voulons faire, les tactiques sont comment nous voulons le faire.

La stratégie sans tactiques est imaginaire, les tactiques sans stratégie sont impossibles. La manière d'employer des stratégies et des tactiques est une question d'éthique. La base d'une éthique vraiment démocratique et humaine n'est pas la croyance impériale que nous sommes meilleurs qu'un autre groupe humain. C'est la croyance que nous sommes aussi bons et humains que chaque autre.

La règle des règles en éthique démocratique est simple et directe : *Règle démocratique* : « Chacun est un stratège ». Cela contraste avec la règle coloniale : *Règle coloniale* : « Enseignez les tactiques, y compris les tactiques de kamikase, jamais la stratégie ».

Avec les États-Unis qui tentent aujourd'hui de raccommoier un empire économique affaibli par une escalade guerrière et « profitable » de la course aux armements – diviser pour régner – dans le monde entier (entre les pays d'Amérique latine, entre Israël et les états arabes du Moyen Orient, entre les Indes et le Pakistan, en plus de la course au nucléaire avec les Russes), avec en plus cet encouragement à l'industrie et à l'agriculture d'engager la guerre à la nature, nous connaissons aujourd'hui comme un fait ce que chaque penseur humaniste de ce siècle redoutait : les empires capitalistes et capitalistes d'état sont encore dans la première guerre mondiale, la guerre de conquête de la planète.

La fièvre guerrière anglo-américaine donne l'impression en 1982 d'être directement inspirée de sources comme *Beau geste*, *The Real Glory*, *The Four Feathers*, *The Man in Iron Mask* et *Gunga Din* (toutes de 1939). Qu'est-ce que la révolution Reagan sinon une série d'expéditions punitives contre la population, chez soi et à l'étranger, qui n'est pas capable de contre-attaquer ? *Mother Jones* a analysé les buts domestiques de l'administration Reagan : démanteler 50 ans de droits civils, la législation du New-Deal, la législation anti-trust et sur l'environnement, aussi réduite soit-elle, protégeant les Américains et l'environnement américain contre les grandes entreprises basées aux États-Unis et contre le gouvernement américain.

L'homme qui commande pour le moment est le même que ce commandant de sous-marin, médiocre et hésitant, essayant de faire bonne impression sur les autres acteurs dans *Hellcats of the Navy* (1957).

Les révoltes et le désordre social entourant la défaite allemande de la première guerre mondiale furent à l'origine de l'explication « après-coup » par Hitler de la défaite allemande. L'armée impériale allemande n'a pas été vaincue sur le terrain en 1918, elle l'a été de l'intérieur : par les Juifs, les étrangers, les traîtres, les agitateurs de l'extérieur, les métèques, les criminels, les socialistes, les syndicats, les « races inférieures », les communistes, les « déficients mentaux », les anarchistes, les gitans, les homosexuels, les athées, les marxistes, les libéraux et autres infidèles. Et si l'Allemagne avait encore des problèmes économiques et sociaux en 1933, c'était alors parce que ces mêmes gens — les boucs émissaires de l'État — minaient encore la version fasciste allemande du capitalisme.

Aujourd'hui, comme on peut le constater de diverses sources, dont le *New York Times*, le documentaire télévisé *Viet-Nam 1945-1975 : la guerre des 10 000 jours* et les magazines *Soldier of Fortune* et *Gung-Ho*, les militaires américains ont adopté une histoire similaire « après-coup », avec le même motif de revanche, pour expliquer la défaite en Asie du sud-est. Un banquier allemand affirme à présent dans *Fortune* que l'Amérique a retrouvé sa « virilité » avec son nouveau régime. Comme dans le cas de Kipling en 1899, un mot peut être un signal d'alarme, une preuve positive d'intentions impérialistes. Qui sont les boucs émissaires aujourd'hui ? Qui seront-ils demain ?

☐ Les règles morales

Pour s'organiser contre la guerre impériale, on pourrait commencer par jeter un coup d'œil du côté des qualités que les généraux des multinationales utilisent négativement avec un succès mortel, et commencer à penser à les utiliser positivement. Si on comprend leur contexte, on peut lire entre les lignes de ces manuels de guerre, pour voir les qualités positives néces-

saires à l'organisation d'une résistance contre les fauteurs de la guerre impériale, militaire et économique.

Ma copie des *Field Service Regulations* anglaise de 1912 – le manuel de bataille complet, modèle-poche, juste au cas où les officiers auraient besoin d'y jeter un coup d'œil – commence comme ceci :

Le succès à la guerre dépend plus des qualités morales que physiques. L'habileté ne peut pas compenser pour le courage, l'énergie et la détermination, mais même de hautes qualités morales ne peuvent servir à rien sans une préparation soignée et une direction compétente. Le premier but à atteindre est donc le développement des qualités morales nécessaires, le second l'organisation et la discipline qui permettent à ces qualités d'être contrôlées et utilisées quand elles sont requises.

Chaque mot de cet extrait peut être lu dans les termes positifs de la lutte populaire contre les tyrannies. Dans les combats populaires, ce sont toujours les tyrans, non pas les tyrannisés, qui commencent la guerre. Ce sont toujours les tyrans qui commettent la première atrocité. La guerre populaire est une auto-défense collective. Lorsque les tyrans et leurs collaborateurs ne font pas la paix, une contre-guerre devient inévitable. Quand elle est inévitable, une guerre populaire contre une tyrannie interne ou externe est une guerre justifiée.

Une partie de la règle suivante que j'ai choisie est semblable à la première que je viens d'évoquer, une partie ne l'est pas :

La supériorité du nombre est un avantage évident sur le champ de bataille, mais le savoir-faire, une meilleure organisation, l'entraînement et surtout *une détermination plus ferme à tous les niveaux de conquérir à tout prix, sont les facteurs principaux de succès. Les demi-mesures n'atteignent jamais au succès dans la guerre et le manque de détermination est la source la plus assurée de défaite.**

On doit admettre que la compétence, l'organisation, l'entraînement et la détermination sont nécessaires au succès de toute entreprise, y compris le mouvement anti-guerre. Sauf quand elles sont de politique délibérée, les demi-mesures témoignent de l'incompétence et du défaitisme dans toute entreprise, militaire ou non. Le courage et le nombre seuls ne suffisent pas. S'ils suffisaient, les femmes auraient mis fin à la guerre depuis longtemps. Les Mahdistes étaient braves à l'extrême et des guerriers du désert extrêmement habiles, mais ils combattaient sans l'organisation stratégique et tactique qui aurait pu compenser pour leur armement inférieur et les aurait rendus capables de vaincre une armée impériale occidentale et ses mercenaires.

* Dans l'original, les dernières lignes ne sont pas en italiques, elles sont soulignées en gros trait noir.

Les mots-clés de cette seconde citation sont « conquérir à tout prix ». Le mot « conquérir » nous dit que, par la « guerre », ce passage signifie la guerre impériale offensive. « À tout prix » est encore plus fou. Aucune guerre, aucune bataille ne doit être gagnée « à tout prix ». Les stratégies du type kamikase conduisent au suicide collectif. Mais cette maxime explique pourquoi 17 millions de gens sont morts en 1914-1918 et 44 millions en 1939-1945.

Aujourd'hui, « conquérir à tout prix » menace la population entière de la planète. Aucun système précédent d'impérialismes en compétition, aucun empire à lui seul, ne fut assez puissant pour menacer la vie même sur la terre, soit par la pollution industrielle et agricole, soit par la guerre, ou par les deux. Et pourtant, « conquérir à tout prix » est une fois encore l'idéologie officielle de l'empire anglo-américain, militairement, politiquement, dans les affaires, dans l'économie, dans les affaires étrangères et coloniales, ou dans l'écologie de la terre.

Pour de nombreux millions de gens, il n'y a même plus de choix de ne pas contre-attaquer. Leurs vies et leur dignité d'êtres humains sont en jeu : l'Afghanistan, l'Angola, Brixton, le Salvador, la Namibie, le Nicaragua, les Philippines, la Pologne, le Sahara de l'Ouest, Toxteh, l'Ulster, Berlin-Ouest, même Zurich – c'était en 1981.

Les peuples n'ont pas enclenché la guerre du 20e siècle, mais ils en seront les victimes si on n'y met pas fin. Le fait est clair, les empires mondiaux n'ont pas fini de se combattre les uns les autres. Les hommes à la tête de l'état et des entreprises privées qui contrôlent ces empires sont réellement en guerre avec tous sur terre.

☐ Penser la stratégie

Ceux qui contrôlent le présent contrôlent le passé.

Ceux qui contrôlent le passé contrôlent l'avenir.

George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, (1949)

Le système dans lequel nous vivons est en guerre avec lui-même. Ses parties dominantes divisent et régissent le reste du système par le moyen de toutes sortes de guerres, utilisant toutes sortes d'armes, y compris les mécanismes de la vie elle-même. Le peuple est jeté dans la bagarre contre un autre peuple, la religion contre la religion, classe contre classe, race contre race, famille contre famille, l'adulte contre l'enfant, l'homme contre la femme. Nous sommes également en guerre avec la nature et toute société qui se met en concurrence avec la nature peut être sûre d'une défaite complète et dévastatrice.

Comme les révolutions dans les idées, les révolutions dans la société ne surviennent pas à moins d'être exigées. Elles surviennent lorsque les conditions les rendent nécessaires. Les révolutions sont des changements radicaux dans la stratégie globale – dans les valeurs et les buts fondamentaux – de la science, de la philosophie de la vie, de la société ou du système économique dominants.

Qu'elles soient mesurées en moments ($E = mc^2$) ou étendues sur des siècles (la révolution capitaliste commença avec l'âge de la Découverte), les révolutions sont des processus par lesquels des solutions impossibles dans un système sont découvertes en le transformant en un autre. Le système survit, non pas en restant le même mais par une transformation radicale.

Si une manière de penser et d'être ne subvertit pas de fait la stratégie globale – les buts réels – des manières dominantes de penser et d'être avec lesquelles elle est en conflit, elle n'est pas, par le fait même, une révolution mais un réaménagement.

Une révolution est un encerclement stratégique du système dans lequel elle survient. Un encerclement tactique déborde sur les flancs, il encercle des parties du système mais non pas le tout. Dans le cas d'un encerclement stratégique, vos forces normales (ou forces *cheng*) retiennent l'attention de votre adversaire pendant que vos forces spéciales (ou forces *ch'i*) coupent les communications entre vos adversaires et leurs bases. On coupe alors dans les vraies racines du système dominant, on brise ses lignes établies de communication et son support logistique, on s'empare de ses bases.

Les termes *cheng* et *ch'i* viennent de l'*Art de la guerre* de Sun Tzu. *Cheng* signifie « orthodoxe », *ch'i* signifie « non-orthodoxe, unique, rare, merveilleux ». Une force *cheng* devrait être capable d'agir comme une force *ch'i* et une force *ch'i* comme une force *cheng*.

Capter la base du système dominant veut dire prendre le commandement de ses idées et de ses images fondamentales, comprendre et percevoir ce que représentent ces images et ces idées, et prendre le contrôle politique et économique de nos propres ressources – nos propres défenses – quand il est question de la société.

Cela signifie en pratique qu'on apprend dans le domaine de la science, de l'idéologie et de la stratégie globale, à comprendre et à utiliser les idées des adversaires mieux qu'ils ne le font eux-mêmes.

Exercez-vous souvent avec eux. Souvenez-vous de l'essentiel. Utilisez seulement la meilleure information. Allez voir du côté de la science et de la télévision, de la littérature et du film, de la musique et de la culture populaire. Lisez l'histoire, les biographies et l'histoire des idées. Pour gagner votre vie, maîtrisez une technique en forte demande. Pour assurer votre

protection et une relative indépendance, apprenez aussi les stratégies d'une variété d'autres commerces.

Étudiez l'art de la communication. Comprenez les pathologies de la communication, comme les stéréotypes, la schyzophrénie et la façon de trouver des boucs émissaires. Apprenez à reconnaître la diversité de votre auditoire. Parlez pour être entendu, écrivez pour être lu. Et comme Abel Gance (*Napoléon*, 1927) nous le disait en 1982 : apprenez à parler aux yeux.

Souvenez-vous que pour les êtres vivants, toute action est aussi une communication, consciente ou non, même si ce n'est qu'un message « à qui de droit ». Il n'est pas possible pour un être vivant de ne pas communiquer — et un mot peut être un acte de violence.

Souvenez-vous aussi que dans la société humaine, la communication d'un message (ou un échange d'informations) ne veut pas dire nécessairement que le message est compris par l'esprit conscient et le corps.

On peut faire appel à plein d'autorités sensées, passées et présentes, et il y a plein de bons livres et de grands films, anciens et nouveaux, pour vous faire la courte-échelle à ce moment-ci de l'opération. Comme Robert Burton le disait au 17^e siècle, des nains peuvent monter sur les épaules des géants et voir plus loin qu'eux.

Apprendre à comprendre le système dominant veut dire apprendre à reconnaître la structure, la manière de coder et les modèles de relations, dans les idées et dans la réalité. C'est impossible sans connaissance des contextes passés et actuels. Des modèles divers évoquent des contextes variés et des contextes variés demandent des habiletés variées. Critiquer en contexte permet de savoir quelles idées de base des dominateurs sont correctes et utiles et lesquelles ne le sont pas.

Ici comme ailleurs, l'honnêteté est la meilleure politique, la qualité le meilleur argument, la diversité la meilleure méthode, l'exemple le meilleur enseignement et la réalité la meilleure preuve.

Reconnaître des modèles et leur changement à travers le temps veut dire reconnaître les rapports, les armes du système dominant et les utiliser pour se protéger contre lui.

Les modèles de la domination sont exprimés par les gestes, les mouvements, les visages, les attitudes d'esprit et de corps, les croyances, les pensées, les actes, les structures, les institutions, les codes, les règles et toute autre façon de communiquer.

Pour reconnaître et mettre à jour la domination, pour se défendre contre elle, on apprend les codes et disciplines du système dominant, on les utilise,

on les teste, on les tourne contre lui. On apprend à dire quelles règles ne servent à rien dans aucune situation. On comprend le système en l'examinant par au-dessus, par en dessous, sur le côté, derrière et à travers, et non pas seulement en allant faire un tour à l'intérieur. On connaît comment les dominateurs agissent et pensent. On l'emporte sur eux, en sachant ce qu'ils savent mieux qu'ils ne le savent.

Voilà la façon de maîtriser la stratégie des adversaires. On grimpe à travers des niveaux de compréhension, de communication et d'action. Avec un pas en avant dans les niveaux de stratégie, on communique à propos des messages, des actions et des buts des adversaires et pas seulement avec eux à un seul niveau. Ce pas en avant dans les niveaux de communication et d'action rend visible l'avantage d'autres niveaux de la stratégie.

Souvenez-vous, cependant, comme Sun-Tzu le disait il y a 23 siècles, que le summum de la stratégie n'est pas de gagner cent batailles mais de vaincre sans combattre du tout, la pire politique est d'attaquer des positions fortifiées. Et n'attaquez jamais un ennemi aux abois, à moins qu'il n'y ait pas d'alternative, laissez à vos adversaires un moyen de fuir, de peur que le désespoir les pousse à se battre jusqu'à la mort. Offrez leur des possibilités là où vous pouvez, car la meilleure stratégie n'est pas de détruire les adversaires et leurs ressources mais de les conquérir intactes.

On notera ici le conseil du stratège britannique Liddell Hart (1895-1972) en 1960 :

Tenez ferme si possible. En tout cas gardez votre sang-froid. Ayez une patience sans limites. N'acculez jamais un adversaire et aidez-le toujours à sauver la face. Mettez-vous à sa place – jusqu'à voir à travers ses propres yeux. Ne soyez pas imbus de votre propre vertu, fuyez cela comme la peste, rien n'est aussi aveuglant.

Dans un monde dominé par la violence mâle, il ne suffit pas de se « connaître soi-même » comme l'oracle grec le disait à Delphes. Seuls le puissant et le riche ont le privilège d'ignorer la réalité humaine – les autres gens – comme cela. Les Chinois et les Juifs sont plus réalistes : Connais l'autre et connais-toi toi-même et tu échapperas à mille dangers.

Vas-y doucement. Tout pas dans le camp des adversaires est dangereux. On peut se perdre, se faire acheter ou être pris au piège en allant faire la reconnaissance de la topographie du terrain qu'ils occupent ou de l'aspect que prennent leurs formations. Préparation adéquate et exécution soigneuse sont les clés du succès. Comme l'Empereur Claude ou Hamlet auraient pu le dire, on a besoin de toutes ses protections autour de soi quand on joue sans être vu ou au fou.

En faisant mouvement vers le haut de niveau en niveau dans la stratégie, vous apprenez ce qui est nécessaire au succès : la reconnaissance stratégique,

la diversité des armes, la sensibilité aux contextes, la souplesse d'action et de pensée, l'attention pour le détail nécessaire, la bonne mise au point et le bon « timing », la perception des formes que prennent les relations, surtout les relations entre niveaux, et un œil du côté de la situation générale, de bonnes sources, de bonnes informations – et le courage de vos convictions.

L'encercllement stratégique dans le domaine de l'action signifie séparer le système dominant de la base dont il dépend pour son pouvoir et sa survie – le peuple et le territoire – de sorte que le peuple puisse utiliser les ressources de son territoire pour renverser l'ancien système en en bâtissant un nouveau.

Sun Tzu disait : « Attaquez la stratégie de l'ennemi ». On combat la stratégie avec la stratégie. On ne battra pas la stratégie avec des tactiques (la tactique, voulant dire articulation de la stratégie, ne doit pas être confondue avec « stratagème » ou utilisation de la duplicité). Mais cela ne veut pas dire qu'on oppose une stratégie à une autre, au même niveau d'action (comme le mot lui-même d'adversaire l'implique), ce qui s'est produit pendant la première guerre mondiale lorsque le front des deux ennemis s'étendit de la montagne à la Manche et qu'aucun des adversaires ne put déborder l'autre. Cela signifie qu'on agit en stratège comme on agit sur le terrain : on neutralise une stratégie de domination par une stratégie d'encercllement de cette stratégie. On montre à la fois dans l'argumentation et dans l'action que la stratégie globale des dominateurs est en fait d'un niveau subordonné dans une stratégie révolutionnaire globale.

Attaquez à partir d'une position de force et d'unité. Attaquez la stratégie de l'ennemi partout et à tout niveau : sur le terrain, dans les écoles, à la maison, au travail, dans votre propre esprit. N'attaquez jamais à partir d'une position de faiblesse.

Des stratégies globales, anciennes ou nouvelles, ne naissent pas de rien, elles ont leurs sources dans les relations entre les citoyens dans les sociétés. Les stratégies globales ne sont pas non plus simplement des « théories » ou des « abstractions ». Elles sont les guides nécessaires des stratégies et des tactiques de l'action dans la vie quotidienne. Non seulement notre société a une stratégie globale, et même des stratégies globales en compétition, mais nous tous aussi – et on ne peut critiquer ou améliorer aucune d'entre elles à moins de savoir ce qu'elles sont.

Une révolution dans une stratégie globale a pour résultat une réévaluation complète du passé, du présent et de l'avenir. Elle ré-ordonne et redéfinit les stratégies et les tactiques de tout ce qui se passait avant. Les événements, situations et relations, passés et présents, qui ne faisaient aucun sens commencent à révéler leurs rapports à d'autres événements, situations et relations. Le chaos apparent (bruit) émerge alors en modèles qu'on perçoit

enfin (information). L'ordre ancien se révèle comme un dangereux désordre. Des possibilités autrefois inaperçues apparaissent pour l'avenir. Les idées et valeurs qui paraissent aller de soi manifestent soudain contradictions et incertitudes. La subversion se répand.

Les vues subversives sont produites par les gens qui vivent dans le système même qu'elles subvertissent et ces nouvelles perspectives n'ont rien d'exceptionnel. La source économique et sociale de cette stratégie révolutionnaire globale est le capitalisme industriel lui-même, qu'il soit privé ou d'état.

Le système capitaliste ou capitaliste d'État, de l'Est comme de l'Ouest, chinois, américain, asiatique, européen et russe, peut promettre richesse et progrès en autant qu'il peut augmenter sa capacité générale de produire et donc de consommer. Étendre sa capacité de production – y compris sa capacité de produire de la pollution, des déchets et la mort – exige du système de s'étendre vers tout environnement disponible y compris son propre futur. Sans expansion, le capitalisme fait face à la révolution ou à l'extinction.

Le capitalisme mondial est évidemment un système adaptatif. Mais les adaptations passées à ses nombreuses crises qui ont précédé, ont rendu le système moins diversifié, moins stable et plus inflexible. Les crises sont devenues de plus en plus désastreuses, les solutions appliquées sont devenues le problème le plus grave du système. Les adaptations à court terme du capitalisme à ses crises menace aujourd'hui la survie à long terme du système capitaliste lui-même – pour ne pas mentionner la survie du peuple dont le travail mental, manuel et émotionnel a rendu possible le départ même de ce système. En un mot, les adaptations du système se révèlent contre-adaptatives. Si le système continue dans les mêmes voies et les mêmes valeurs – anti-humaines, anti-démocratiques, anti-vie – le capitalisme fera le sacrifice suprême et s'adaptera en disparaissant.

Dans notre système, la compétition domine la coopération. (Les monopoles empêchent la concurrence dans les marchés qu'ils contrôlent, mais ils se concurrencent entre eux). Le manque de contraintes sociales sur la compétition conduit le système économique à se mettre en compétition avec ses propres environnements, y compris la nature et les êtres humains. Ce ne peut être ainsi dans aucune société vraiment humaine. Dans les systèmes sociaux adaptés à la survie à long terme dans leurs environnements, c'est la coopération qui contraint la compétition et ainsi, *et* les sociétés *et* les environnements survivent.

Dans les conditions actuelles de compétition, la capacité réelle du système mondial de pourvoir aux besoins et aux désirs des multitudes sur la terre est tronquée et produit la famine pour des millions, la pauvreté pour la majorité, le confort pour certains, des richesses inouïes pour un petit nombre – de plus en plus restreint.

La compétition coopérante fait partie de la créativité humaine. Elle nous pousse à nos limites, elle stimule l'amour, l'invention, l'imagination et la joie de vivre. La compétition destructive, telle que l'expérimentent la plupart des gens sur cette terre, est un assassinat systématique de la vie et de la dignité humaine.

La plupart des stratégies précédentes de la connaissance et de la survie dans le capitalisme étaient produites par des gens qui ne pouvaient pas voir de fin à la croissance et qui croyaient au progrès illimité (Malthus, théoricien de la population, est une exception notable). L'absence de limites était à la base de leur stratégie globale, la stratégie globale de la révolution capitaliste. La révolution du 20e siècle a une base complètement différente : on sait qu'il y a des limites aux activités de l'actuel système de production et de reproduction qu'aucune technologie ne pourra jamais changer. Pour la première fois dans l'histoire moderne, nous nous apercevons que la stratégie globale de la vie est établie par la nature et non par nous.

(texte inédit en anglais traduit par Yvan Simonis)

ABUSER DE LA TERRE : 5 manières de lui faire la guerre

- 1. Lorsque la production annuelle d'une ressource dépasse la rapidité du renouvellement naturel de cette ressource.*
- 2. Lorsque la base de production d'une ressource – par exemple le sol – s'affaiblit plus rapidement que sa rapidité de renouvellement naturel.*
- 3. Lorsque la proportion des déchets industriels polluants – que cela soit dans l'atmosphère, sur le sol, dans ses eaux potables ou dans l'océan – dépasse leur rythme de résorption ou de décomposition.*
- 4. Lorsque l'homme exploite un territoire où la vie se développe, aux dépens des autres espèces vivantes avec lesquelles il partage la Terre.*
- 5. Lorsque la Terre et ses ressources naturelles sont détruites.*

Source : inspiré de SIPRI, *Warfare in a Fragile World, Military Impact on the Human Environment*, Londres, 1980: 11-12